Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-4097/fragment/page=0001

Maximil. Christine Princesse
erg née Comtesse de Reuss.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-4097/fragment/page=0002

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-4097/fragment/page=0003

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-4097/fragment/page=0004

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-4097/fragment/page=0005

TABLEAU
HISTORIQUE
DE L'INDE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-4097/fragment/page=0007

TABLEAU
HISTORIQUE
DE L'INDE,
CONTENANT
UN ABRÉGÉ
DE LA
MITHOLOGIE
ET
DES MŒURS
INDIENNES,
Avec une Description de leur Politique, de leur Religion, &c.

A BOUILLON,
AUX DÉPENS DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

M. DCC. LXXI.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-4097/fragment/page=0009

TABLEAU
HISTORIQUE
DE L'INDE.

INTRODUCTION.

QUELLE bizarrerie dans cette multitude d'événemens qui décident du sort de l'homme! Emporté souvent bien au delà de la sphere où les circonstances l'ont fait naître, il voit le jour dans un coin de ce globe;

il le parcourt environné des nuages de l'enfance, & va verſer à ſix mille lieues de ſon pays natal, un ſang qu'il reçut de ſes parens pour un tout autre uſage que celui de le ſacrifier à des intérêts étrangers.

La perſécution & la calomnie entourerent mon berceau; mon pere avoit des ennemis & des titres; il venoit d'épouſer dans un rang fort au deſſus du ſien, une belle femme qui lui apportoit, avec beaucoup de richeſſes, une beauté parfaite & un grand attachement. Croiroit-on qu'avec ces avantages on peut être malheureux? L'envie chercha dans des révolutions nationales, des chefs d'accuſation; on prétendit que mon pere avoit des correſpondances criminelles avec les ennemis de l'Etat. Il apprit

ces délations, & me fit partir avec son épouse pour la France; j'avois à peine trois ans : c'étoit bien jeune encore éprouver l'infortune.

A peine on m'eut déposé à Paris, & pris des arrangemens pour mon éducation, que ma mere retourna auprès de son époux; elle eut la joie de le voir triompher de ses ennemis; mais cette victoire ne fut que le fruit de plusieurs années d'épreuves. Pendant ce tems, on m'apprenoit que le sort m'avoit destiné au métier des armes : on n'oublia pas de m'avertir que j'avois des titres, & que j'étois riche; que je devois commander des hommes pour faire la guerre à d'autres. On me donna des maîtres qui devoient m'instruire, & qui ne m'apprirent que des mots,

sans me donner des définitions. J'avois des principes à moi qu'on voulut m'ôter, parce qu'ils n'étoient plus de mode. On ne parvint qu'à me dégoûter; je gardai ma raison; je laissai à mes maîtres leurs sophismes & leurs prétentions. Je touchois à ma quinzieme année; je m'embarquai sur le vaisseau *l'Ulysse*, pour aller chercher à la côte de Coromandel, une fortune dont je n'avois pas besoin, des coups de fusil & une réputation.

Je venois de m'embarquer, & déja la plainte étoit sur mes levres. C'est ainsi que l'homme se plaît à se contredire; souvent il blâme le matin, le parti qu'il a pris la veille : j'étois fort inconséquent de mon métier; cependant deux cens hommes qu'on avoit mis sous mes ordres, à

moi qui n'avois encore qu'obéi, me parurent mériter quelqu'attention ; je conservai un état que je ne pouvois plus quitter.

Notre vaisseau étoit considérable ; près de cinq cens hommes d'équipage, un Etat-Major bien composé, un Aumônier, un abrégé de la Faculté, formoient une société nombreuse. O mortels, presque toujours conduits par la crainte, vous allez bien loin chercher l'esclavage, les maux physiques & la mort !

Trois femmes, dont deux s'étoient embarquées furtivement, embellissoient notre frêle demeure : une de ces femmes étoit honnête, & n'obligeoit que dans le particulier ; les deux autres l'étoient moins, parce qu'elles n'obligeoient que dans le général. C'est ainsi que *les distinctions*

du côté de la choſe aident les femmes honnêtes dans les définitions. Quoi qu'il en ſoit, ces femmes partageoient nos périls. Sexe aimable, vous êtes aimé, chéri, même dans les lieux où vous cauſez le plus d'embarras!

Deux jours après notre départ, le vent qui nous étoit favorable changea par une de ces *ſautes* (1) ſi communes en mer. Un orage affreux s'annonçoit par les avant-coureurs les plus ſiniſtres. Les matelots, & une partie des ſoldats, virent ces exhalaiſons ſulfureuſes qu'on appelle le feu de *St. Helme* (2) ſur les ver-

(1) On appelle *ſautes*, les changemens ſubits qui ne laiſſent point d'intervalle entre un vent violent de ſud-oueſt, & un autre auſſi impétueux de nord-eſt.

(2) Le feu de *St. Helme* eſt une flamme fort légere, & aſſez reſſemblante à celle de

gues (1) des grands mâts & de misaine ; les tourbillons si dangereux en mer se succédoient violemment & sans interruption : la crainte, la douleur, la mort se peignoient de tous côtés ; nos femmes se désoloient, regrettoient la terre ; je ne desirois, je ne craignois rien ; j'étois accablé par le mal de mer.

Vingt jours d'une alternative aussi cruelle, se passerent sans voir diminuer l'orage qui nous ballottoit : le vent, pendant cet espace de tems, souffla toujours avec une impétuosité violente,

---

l'esprit-de-vin, l'air l'agite prodigieusement, & il se pose ordinairement sur les vergues. Aussi-tôt qu'on l'apperçoit, on bouche toute les ouvertures du vaisseau, & on s'attend à l'orage.

(1) Les *vergues* sont les membres qui croisent sur les mâts, & où sont attachées les voiles.

des jours triſtes & ſombres laiſſoient peu de différence avec les horreurs de la nuit ; en renaiſſant, ils ne nous offroient que le triſte ſpectacle de nos déſordres : deux matelots, victimes infortunées des cauſes ſecondes, furent emportés du vaiſſeau ſans eſpoir de les ſauver ; long-tems on les vit luttant contre les vagues, exciter nos regrets ; notre vaiſſeau marchoit : nous ceſſâmes enfin de les voir, mais non de nous repréſenter la dure ſituation où ils étoient, & en ſouffrant pour eux toutes les approches de la mort.

Enfin, le terme de nos ſouffrances approchoit ; ma ſanté rétablie me laiſſoit la faculté de me promener ſur le tillac à l'aide des cordes qu'on y avoit tendues : il étoit près de quatre heures du

soir ; les deux quarts (1) étoient levés, & tous également occupés ; le Capitaine ordonnoit la manœuvre avec toute la fermeté d'un homme accoutumé à se trouver dans le danger ; l'Aumônier étoit à côté de lui, tremblant & se soutenant à peine : notre vaisseau, en s'élevant sur les vagues, présentoit le côté, & nous laissoit appercevoir les gouffres affreux qui se formoient entre les flots. Jamais spectacle ne fut si propre à inspirer l'horreur ; de tout côté la mer nous ouvroit des abymes, & le vent sembloit

(1) L'équipage d'un vaisseau est divisé en deux parties égales qu'on nomme *quarts*. Le premier commandé par le Capitaine, s'appelle *tribord*, & le second *bas-bord*. Un de ces deux quarts veille tandis que l'autre dort. Ce n'est que dans les situations dangereuses qu'ils sont occupés tous deux.

nous y précipiter. Ce fut dans cette situation accablante, qu'une vague terrible trouvant de l'opposition au gouvernail, éleva notre vaisseau par la pouppe, tandis qu'une autre, non moins violente, s'amonceloit sur la proue.... C'en étoit fait, nous périssions; le Capitaine interdit s'écrioit, *nous sommes perdus.* L'Aumônier ramassoit ce qui lui restoit de force, pour nous donner en mots latins, qu'il ne pouvoit articuler, sa bénédiction. Une vague aussi forte que les deux autres, faisant un effort sous la proue du bâtiment, nous dégagea d'une montagne affreuse d'eau, en brisant un gond du gouvernail, le mât de beaupré (1), la clef du grand hu-

(1) Le mât de beaupré est celui qui est sur la proue.

nier (1), & plusieurs vergues. Ce fut le dernier effort de la tempête qui nous coûta encore un mousse.

Nous avions été mouillés jusqu'aux os par les trois vagues, qui toutes en se brisant contre le vaisseau, y avoient jetté une grande quantité d'eau. Notre premier ouvrage, en sortant du danger, fut de courir à nos coffres pour nous changer : je finissois à peine cette fonction, que je reçus un message du Capitaine qui m'invitoit à un conseil pour le lendemain. On y décida qu'on relâcheroit à Saint-Iago. Les tristes images de la crainte & du désespoir s'évanouirent avec l'orage, on ne s'occupa plus que

(1) Le grand hunier est le second mât du grand mât.

de nouveaux plaisirs ; le vent nous étant devenu favorable, on ne songea qu'à se refaire. L'amour se mêla de nos amusemens, & nos trois femmes furent le prix des plus heureux.

Il est très-ordinaire à nos Citadins désœuvrés, de ne concevoir que de l'ennui à bord d'un vaisseau, dans un voyage de long cours ; cependant il s'en faut bien que les navigateurs aient le tems de s'ennuyer. Je dirai plus, je ne crois pas qu'il y ait sur mer autant d'uniformité que sur terre. Un vaisseau n'est pas un désert, & sur l'Océan, il est plus d'un plaisir. L'État-Major est ordinairement bien composé, & s'il est d'accord avec les passagers, le vaisseau ressemble à une petite ville dont les principaux habitans forment une société

ciété unique ; chacun y ajoute au plaisir commun, suivant ses facultés. Plusieurs petites Bibliotheques en forment une grande pour l'amateur qui veut lire. Les désœuvrés, s'il y en a, se réunissent pour jouer ; les soirées, quand elles sont belles, sont employées à la danse, sur-tout quand il y a des femmes. Enfin, j'ai vu souvent, depuis le lever du soleil, jusques fort avant dans la nuit (quand la lune éclairoit l'horizon) ne pas trouver un moment pour le donner à quelqu'occupation sérieuse.

Nous avions éprouvé tout ce que l'infortune a de plus affreux : il paroissoit que désormais nous n'aurions plus rien à craindre dans notre traversée ; effectivement, un ciel serein aux approches du Tropique, un vent cons-

tant & toujours égal, nous annonça bientôt le voisinage de la terre : c'est alors qu'on voit un équipage redoubler de zele, quand les préparatifs nécessaires montrent aux navigateurs, le port où ils vont descendre. Des sentinelles montent sur les hunes pour être sans cesse aux découvertes. Les calfats préparent les chaloupes, les matelots arrangent les cables, ils parent les ancres, & les passagers font des projets; tout ce qui repose sur le vaisseau, prend part aux travaux communs : on s'aide réciproquement, & la joie, le desir, l'impatience même, forment une bizarrerie de sentimens qui n'est pas sans agrément. Chaque jour l'inquiétant passager se leve avec le soleil, il va par-tout où sa hardiesse naturelle le conduit; il voit

un nuage à l'horizon, il crie terre ; on l'entoure, on cherche à partager sa découverte ; le nuage se dissipe, détruit l'espérance, & le dépit forme un concert de huées sur l'indiscret qui s'est abusé.

A ces espérances que chaque jour voit éclore, en succédent d'autres non moins attrayantes ; chaque soir on range sur les volées des canons, des matelots qui tiennent un ou plusieurs tours d'une longue corde partagée par brasses. On met en *panne*, c'est-à-dire, qu'on oriente les voiles du vaisseau, & que les unes portent au vent, tandis que les autres sont mises à contre-sens ; ensorte que le bâtiment reste immobile. Un plomb de 20, 30 ou 40 livres est attaché à l'un des bouts de cette corde : au commandement

on jette le plomb à la mer, & l'on se donne réciproquement la voix pour laisser aller la portion de corde que l'on tient ; si le plomb touche le fond, un grand cri annonce l'alégresse générale, & chacun accourt pour consulter l'oracle. Cet oracle, c'est le premier pilote qui, en retirant la sonde, examine la qualité du fond qu'elle a apporté, & qui s'attache à du suif qu'on a mis à la partie basse du plomb ; il dit à peu près à quelle distance de la terre on se trouve. La joie, jusqu'à la décision du pilote, est silencieuse ; mais aussi-tôt qu'il a parlé, elle prend un autre essort ; les habitans d'un vaisseau ressemblent alors à un peuple de fols ; les inimitiés sont calmées, on s'embrasse, & j'ose le dire, ces baisers sont sinceres. Dès le mo-

ment qu'on a trouvé fond, les portions communes à l'équipage ſont augmentées. L'eau, ſi rare dans d'autre tems, ſe donne à diſcrétion, il regne une abondance miraculeuſe, pour ainſi dire, & ſouvent on a vu des malades recouvrer la ſanté. Mais tous ces avant-coureurs des approches de la terre, ne ſont rien en comparaiſon de la vue qu'on en a. Il eſt heureux ſans doute que toutes les révolutions que cauſe la joie d'y arriver bientôt, ſoient diſtribuées à pluſieurs ſignes, car elles ſeroient funeſtes ſi elles étoient ſubites; on a ſouvent vu des particuliers, même des marins, payer de leur vie, la découverte de la terre (1).

(1) On a vu ſur l'Eſcadre de M. d'Aché, en allant aux Indes, le Chevalier de Deu-

Nous avions eu alternativement tous les signes de la terre ; on avoit même été obligé de louvoyer une nuit pour éviter les dangers trop communs dans l'obscurité, quand on la découvrit avec le soleil levant : nous étions alors dans le mois de Janvier ; mais quelle différence de ces climats avec celui de notre Europe ! On ne voyoit ici que de superbes côteaux, où la verdure la plus riante étoit parsemée de mille fleurs. Ni la neige, ni ces frimats affreux qui désolent la nature languissante, ne sont connus sous ce beau ciel, on n'y

---

tillac, mourir en découvrant la pointe du Cap Frio dans l'Amérique. Il cria deux fois terre, & tomba roide mort : il n'est pas le premier à qui cet accident soit arrivé, & vraisemblablement il ne sera pas le dernier.

ressent jamais l'impitoyable Borée, mais un printems perpétuel donne aux habitans d'heureuses récoltes, & de plus heureux jours.

Cette terre que nous avions tant desirée, & dont nous touchions déja le port, c'étoit Saint-Iago, une des Isles du Cap Vert; elle nous paroissoit couverte d'habitans & de fruits. Jamais je n'avois vu de ceux qu'on nomment cocos; j'étois étonné de la hauteur des arbres qui les produisent. Chaque nuance dans les notions que l'on acquiert, sont des objets de curiosité & d'instruction. J'importunois de mille questions, un Officier qui avoit déja abordé dans cette même Isle, mais je ne pouvois m'empêcher de lui en faire. Enfin, on amene les voiles, on jette l'an-

cre, & bientôt j'éprouve le plaisir de courir dans la plaine, de m'instruire par l'expérience, cet instructeur habile & le plus infaillible de ceux qui éclairent les hommes.

J'étois jeune, très-peu conséquent; je joignois aux préjugés de la naissance, beaucoup de cet amour de paroître, si souvent confondu avec l'amour-propre; j'avois sur la nature des choses, des notions fort embrouillées & très-souvent fausses : cependant je me croyois bien du mérite, je m'estimois en raison du nombre d'hommes que j'avois sous mes ordres, & jamais je n'étois tenté d'apprécier les petites facultés que j'avois pour les commander : voilà des vices; c'étoient ceux de l'éducation, & je brûlois d'impatience de les porter à terre.

Jamais

Jamais la jeuneſſe n'enviſage l'attente de ſon côté favorable; le plus léger obſtacle l'irrite, & très-ſouvent ſa fougue le précite à la mort. Je manquai d'en faire la dangereuſe expérience. Les chaloupes du vaiſſeau ne pouvoient aborder un rivage où la mer eſt baſſe, & où elle forme des briſans redoutables; il fallut me faire porter environ vingt toiſes; mes porteurs furent renverſés par la vague; je manquai de périr: je ne m'en apperçus qu'après ma délivrance.

Malgré cet échec, je n'avois rien rabattu de ma folle vanité. J'étois échappé d'un danger, mais mon imprudence me précipitoit dans un autre. J'apperçus ſur le bord de la mer, une foule de Noirs; leur nez épaté, leurs cheveux crêpus, & leurs lé-

vres épaisses & larges me les firent regarder avec horreur; je promenai ma dédaigneuse suffisance parmi ces individus d'une autre espece que la mienne, en leur témoignant le mépris que j'avois pour eux. Quelle inconséquence! Les Insulaires de Saint-Iago s'apperçurent de mon arrogance, ils m'entourerent; leur taille haute & fiere, leur geste menaçant, fixerent mon attention. Je vis qu'il étoit plus sage de s'humaniser, d'être moins présomptueux; enfin, je fus obligé de convenir que j'étois fort petit auprès d'eux, & je me fis une loi de les regarder avec indulgence.

Ce n'est pas tout, dans cette Isle, que je croyois sauvage, je vis la nature dans son printems: une verdure riante, des forêts

de cocotiers & d'arbres fruitiers, étoient les moindres des avantages qu'elle prodiguoit à ces noirs Insulaires ; les campagnes étoient couvertes d'abondantes moissons. Le laboureur tranquille se promenoit sur son champ, il contemploit ses richesses avec cette joie douce qui tient à l'habitude d'en jouir. Sa cour offroit une honnête quantité d'animaux domestiques : il n'en étoit pas avare, pour une tête d'ail il donnoit une poule, des rouleaux de tabac, ou une bonne quantité de fruits.

C'est un grand plaisir de se trouver à terre, quand on a été pendant deux mois le jouet des ondes. C'en est un plus grand de s'instruire : je trouvois à Saint-Iago, des sujets de réflexion, & des Noirs à nez plat, qui m'ap-

prenoient à penſer, & qui plus eſt, ſans y prétendre. Le préjugé commençoit à faire place à la raiſon ; je m'habituois à voir avec moins de répugnance, des gens qui me faiſoient la grace de me trouver ſupportable. En effet, en laiſſant à part cette peau rembrunie, ces groſſes levres, ces cheveux laineux, je ne pouvois qu'admirer la belle conſtruction de leurs membres, l'air robuſte & guerrier de leur maintien. Il s'enſuivoit une réflexion bien naturelle ; je me diſois, ces gens-là s'eſtiment : je m'eſtime auſſi ; je ſuis chez eux ; ils ont été bien meilleurs que moi de me ſouffrir quand je les mépriſois.

Pendant que ma très-petite vanité trouvoit à Saint-Iago tant de ſujet de ſe refroidir, on

travailloit au radoub de notre vaisseau. Déja les agrêts, détruits ou emportés par la mer, étoient remplacés par d'autres ; tout s'apprêtoit pour notre départ. Cependant je jouissois avidement du peu de tems que je devois rester à terre; je parcourois l'Isle, j'étudiai la nature dans des climats qui m'étoient étrangers ; je commençois à découvrir dans des nations *barbares*, des distinctions bien plus flatteuses pour elles, que ne le sont nos distinctions Européennes. Je ne voyois pas ce cruel amour de la propriété, distinguer si inégalement le tien & le mien : en vérité, Lecteur, je soupirois tristement de quitter des hôtes qui, quoique noirs, m'en apprenoient plus que tous les précepteurs qu'on m'avoit donnés dans

ma patrie. Il fallut partir ; j'étois jeune, je payai de quelques larmes un tribut à la reconnoissance.

Nous avions été tourmentés, depuis notre départ d'Europe, par les orages, par de grosses mers, par les maladies ; je craignois toutes ces choses, tous ces accidens, que l'expérience m'avoit appris à redouter. Nous n'eûmes que des plaisirs jusqu'au Cap de Bonne-Espérance. Un vent favorable, & les agrémens d'une navigation douce & tranquille, nous y conduisirent sans accident ; mais la police du vaisseau fut troublée par une de ces plaisanteries consacrées par l'usage.

On connoît ce droit singulier que les matelots se sont arrogé de baptiser sous la ligne

équinoxiale tous ceux qui ne l'ont point encore passée. On n'ignore pas non plus sans doute la haine qui sépare à jamais les matelots des soldats : j'avois deux cens de ces derniers sous mes ordres qui se préparoient à se défendre du baptême en question, tandis que les premiers se disposoient à user à toute rigueur de leur droit prétendu : la discorde attendoit en silence le moment d'éclater.

Nous étions tous rassemblés autour d'une longue table, où nous nous apprêtions à célébrer notre passage sous la ligue ; les Officiers venoient de nous l'annoncer ; la plus belle humeur nous animoit ; nous nous réjouissions de nous voir sur un Océan, où les tempêtes sont rares, un petit vent frais enfloit toutes

nos voiles, & le ciel le plus beau nous préſagoit la plus heureuſe navigation. Tout-à-coup des cris élancés dans les airs, troublent notre alégreſſe, & nous annoncent un danger manifeſte. Telle eſt la foibleſſe de l'homme & la multitude des contretems qu'il doit craindre; à peine un inſtant de joie égaie ſon exiſtence, qu'un accident la trouble; la crainte & la ſécurité l'aſſiégent tour-à-tour.

Aux cris que pouſſoit tout l'équipage, on ſe heurte, on s'empreſſe, on quitte avec effroi le dîner commencé; on arrive ſur le tillac, & parmi le tumulte & la confuſion, on découvre un nombreux eſſaim de matelots & de ſoldats, qui ſe battoient avec la plus grande fureur, pluſieurs étoient même déja éten-

dus sur le pont sans connoissance; pendant que les uns se chargeoient de coups, d'autres puisoient dans la mer des barils d'eau salée, & arrosoient matelots & soldats; tout étoit en combustion, & la guerre civile se déclaroit à bord de notre vaisseau.

C'est l'effet de l'ordre, de la discipline, de soumettre à une petite quantité de Chefs, une grande quantité d'hommes, de donner le mouvement à la société, & de concourir à la sûreté commune. A voir les ravages que causoit l'animosité, & tant d'intérêts différens, on se fût attendu à la ruine entiere de l'équipage (1) de notre vaisseau.

(1) J'ai mis sous la même dénomination, les soldats & les matelots, parce que les premiers travaillent aux manœuvres, & font le quart comme les derniers.

Cependant, à peine nous fûmes-nous montrés à cette bande effrénée de combattans, que tous rentrerent dans le silence: je demandai que mes soldats fussent exemptés d'un nouveau baptême; ils étoient les plus forts, grande raison qui fit voir la nécessité de les laisser en paix.

Rien d'intéressant dans le cours de notre navigation, jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, quelques jours de calme, beaucoup de diversité dans nos plaisirs, & sur-tout des projets sans nombre de ma part que je faisois, dans l'intention de les réaliser au prochain débarquement, nous firent passer le tems sans ennui.

Tout le monde sait que le Cap de Bonne-Espérance est à l'extrêmité de l'Afrique méridionale; on n'ignore pas non

plus que l'opposition des vents qu'on y éprouve, rend ses parages fort dangereux: nous y arrivâmes cependant sans difficulté. Il y avoit au moins vingt gros vaisseaux dans le Port, & trente petits bâtimens. Ce bel endroit avoit été le rebut de toutes les nations; les Hollandois le tirerent de cet état d'inutilité, leur patience les fit parvenir à en faire un bon Entrepôt, un établissement sûr. Ils y porterent la vigne & tous nos fruits d'Europe; ils virent leurs soins récompensés par les succès les plus heureux, & un objet de commerce très-lucratif naître sur un terrein montueux, abandonné jusqu'alors de tous ceux qui avoient essayé de s'y établir.

Depuis que j'avois trouvé à m'instruire avec des Negres, je

cherchois, je desirois de m'instruire encore. A mon premier débarquement j'avois vu de nouveaux peuples, & vraisemblablement j'en allois voir encore. Je profitai de la premiere chaloupe qui partit du vaisseau pour descendre à terre; je n'avois plus de brisans à craindre, j'avois acquis de l'expérience, & sur-tout j'étois bien décidé à ne plus regarder avec dédain les peuples que la bonté divine à placés, suivant ses vues, dans les climats où l'ordre des circonstances me faisoit aborder.

Les premiers objets sur lesquels je jettai les regards, n'étoient pas étonnants, cependant ils n'étoient point ordinaires. On ne voit pas tous les jours des moutons dont les queues pesent depuis quinze jusqu'à vingt-cinq

livres, quoique ces animaux ne soient pas de la moitié plus gros que ceux de notre Europe. Nos ânes ne sont pas non plus comme ceux du Cap; ici ces animaux sont superbes, leur peau est rayée sur un fond jaune du plus beau brun, leur marche est fiere, ils ne reçoivent point le joug. Mais ce que j'admirai comme une merveille, ce fut le tablier de la premiere Hotentote que je rencontrai, la nature en avoit fait les frais, & la bonté généreuse du Créateur, prodiguoit aux habitans du Cap des biens que nous achetons aux poids de l'or. Je voyois ces dissemblances avec admiration, chaque pas que je faisois dans la vallée qui environne la Table Bé(1), me mon-

(1) L'établissement des Hollandois est au

troit une merveille, & j'apprenois à ne m'étonner pas à tous propos.

Les Hollandois ont au Cap une mauvaise citadelle, & de bonnes troupes. Le Gouverneur, qui m'avoit engagé à passer avec lui un cartel pour la reddition des déserteurs, me menoit partout, il me montroit ces prodiges de la patience humaine & de son industrie, avec le flegme d'un Hollandois. Il n'est pas indifférent d'adopter un peu de ce flegme, il est mille circonstances dans la vie où l'ame d'un Batave est forte, lorsque celle d'un François est accablée, positivement par leur différente façon d'appercevoir les choses.

---

pied d'une montagne fort escarpée, dont le sommet offre une surface plane. On nomme cette montagne, la *Table Bé*.

Après avoir vu, tout à mon aise, les ânes tigrés du Cap, les moutons à grosses queues, les femmes à tablier, & mille autres choses curieuses, je me rembarquai de nouveau pour aller à Madagascar y chercher des provisions que les Hollandois n'avoient pu nous fournir. Un vent favorable nous poussoit avec vigueur, & bientôt nous découvrîmes cet Isle si fameuse par sa prodigieuse étendue & l'humeur indomptable des peuples qui l'habitent. Nous jettâmes l'ancre à Foul-Pointe, où mon impatiente curiosité me fit descendre à terre.

Quelle différence des peuples de Madagascar avec ceux que j'avois vus jusqu'alors ! non pour la forme, mais pour les mœurs. Ici ces mêmes Negres,

si désagréables à la vue d'un jeune Européen, joignoient à une férocité singuliere & cruelle les mœurs les plus dissolues. O Patriarche de la Littérature & de la Philosophie moderne! vous avez pris, avec chaleur, la défense de vos Babyloniennes dont on attaquoit la pudeur : que n'étiez-vous avec moi à Foul-Pointe ! vous eussiez vu les peres vous offrir leurs filles, les freres leurs sœurs, les maris leurs femmes, & bien plus généreuses que vos bourgeoises de Babylone (1),

(1) On n'ignore pas que les bourgeoises de Babylone se prostituoient aux étrangers dans le Temple dédié à Vénus, & qu'elles vendoient leurs faveurs au plus offrant. M. de V. qui n'est pas toujours du sentiment des autres, a prétendu le contraire dans la *Défense de mon Oncle* : il y a cependant beaucoup d'apparence que cet Auteur s'est trompé.

ne

ne vous demander d'autre rétribution que celle qui provient tout naturellement du commerce d'un très-grand philosophe comme vous, avec une Caffre, ou d'un héros avec une habitante de Foul-Pointe!

Pendant que je voyois à terre les habitans de Madagascar se disputer l'avantage de fournir des femmes à ceux qui étoient descendus avec moi, la Reine, conduite par le Roi, son illustre époux, alloit à bord de notre vaisseau prodiguer ses charmes prétendus, & chercher une alliance plus sûre. J'avois lu déja ce fameux livre, où le neveu de l'Abbé Bazin ou Basin, défend son oncle & sa philosophie; & je me disois, à coup sûr, que ce neveu-là n'a pas été à Babylone, & jamais non plus il ne

s'eſt trouvé avec les Négreſſes de Madagaſcar.

C'eſt cependant une très-excellente choſe de voyager chez les Caffres de l'Iſle de Madagaſcar, on apprend chez eux à comprendre que les belles Dames de Babylone pouvoient fort bien convoiter les étrangers, quoi qu'en diſe l'immortel neveu de l'Abbé Baſin. Ce n'eſt pas tout, il n'eſt pas indifférent de voir deux grands yeux très-brillans, trancher ſur un viſage noir, dire avec beaucoup d'éloquence à un jeune ſuffiſant qui compte à peine ſon troiſieme luſtre : Ecoutez; vous êtes trop vain, trop orgueilleux, apprenez des choſes que vous ne devriez pas ignorer parmi nous; votre blancheur éclatante eſt ici un attribut de la laideur; nous

ne sommes pas d'accord avec vous, & nos idées sur ce beau sont absolument différentes des vôtres : venez dans nos Temples, consultez-y nos simulacres, vous y verrez que nos mauvais Anges vous ressemblent ; & que si le caprice d'un barbouilleur a donné au vôtre notre couleur, nous étayons sur les mêmes droits notre maniere de les représenter tout aussi blancs que vous. Il est aisé de sentir combien un pareil langage est avantageux aux Caffres de Foul-Pointe ; un apprentif philosophe doit en être atterré. Je me consolai de l'excellente logique de ces nouveaux précepteurs, en me disant, s'ils ont raison, au moins n'ai-je pas tort.

Riche en expériences, & surtout des nouvelles idées que j'a-

vois puisées à Saint-Iago, au Cap de Bonne-Espérance, & à Foul-Pointe, je me rembarquai de nouveau pour courir au terme de mon voyage : les vents, d'accord avec mon impatience, nous conduisoient avec célérité; bientôt nous découvrîmes Ceilan, cette Isle qui produit, avec les épices qui enrichissent les Hollandois, tous les maux physiques qu'elles ont apportées en Europe. Ce peuple commerçant, dont les vues sont toutes réunies à se procurer les avantages d'être les seuls approvisionneurs de l'Europe, brûloient alors le superflu de leur cargaison; il importe à leur négoce de ne pas multiplier ces ingrédiens, & la flamme dévoroit, par un principe d'économie, près de la moitié d'une récolte

abondante ; la fumée de ces épices parfumoit l'air, on sentoit Ceilan à quarante lieues du rivage.

Enfin, notre voyage alloit finir ; on découvroit déja une partie des beaux établissemens que les Européens ont formés sur la côte de Coromandel, notre vaisseau rétentissoit de chants d'alégresse. O bonheur ! ô joie inexprimable ! sept mois de séjour sur l'onde s'étoient écoulés, & nous allions toucher la terre. Cependant une abyme immense me séparoit de l'Europe, de ma patrie, & quelques tristes réflexions affligeoient mon ame. Les salves de notre artillerie, les plaisirs du débarquement, l'occupation qui en est une suite nécessaire, & l'orgueil de conduire à terre un détachement,

dont il ne manquoit qu'un seul homme, chasserent loin de moi le sombre de mes pensées.

L'imagination encore remplie des préjugés de l'enfance, quoiqu'un peu corrigé par les petites mortifications que j'avois éprouvées à Saint-Iago, par les découvertes que j'avois faites au Cap, & par la sorte de politique que j'avois remarquée à Madagascar, je débarquai à Pondichery: on y jouissoit de la paix la plus profonde. M. de Gaudeu, cet homme durement orgueilleux, venoit d'en partir après avoir renvoyé le Marquis Duplex, génie vaste & sublime, qui avoit dépensé sa fortune à fixer, sur le meilleur pied, les affaires de la Compagnie des Indes. M. de Leyrit remplaçoit M. Duplex, & gouvernoit les

Etabliſſemens François avec cette douceur qui lui étoit ſi naturelle. Malgré les articles de la paix que les Anglois venoient de ſigner à Sadras, ils aſſiſtoient le Roi de Tanjaour, auprès duquel ils entretenoient une armée d'Européens ; ils faiſoient la guerre aux Rois de Maïſſour & de Maduré, & enfin ils affermiſſoient dans le gouvernement du Carnate un Nabab dont l'élection étoit contraire aux loix de l'Inde.

Je commençai par m'étonner de ces infractions aux traités de paix, parce qu'alors je ne connoiſſois pas cet art doublement perfide qui conſiſte à convenir, dans des phraſes entortillées, des choſes qu'on veut expliquer à l'aide de quelque mauvais commentaire, avec l'avantage que

donne la force. Je n'étois pas politique, je voyois même qu'il étoit assez inutile de l'être dans un pays où je ne voyois que des Noirs; mais quand j'eus appris les premiers élémens de l'art des Cours, je ne m'étonnai plus de rien. Une autre inconsidération fut de ranger encore, dans la classe des peuples sauvages, les habitans de l'Indostan : la sphere de mes idées étoit très-bornée à l'égard des peuples, je ne voyois de nations civilisées que celles de notre Europe. En partant de ce principe, je jugeois de tout, je me mêlois même de critiquer ce que je n'entendois pas : il est beaucoup de gens dans ce monde qui prononcent comme je faisois alors, & qui se félicitent de l'étendue de leurs connoissances.

Malgré

Malgré ma présomption, & l'inconséquence qui étoit presque naturelle à mon être, comme je n'étois pas assez opiniâtre pour me refuser à l'évidence, je ne fus pas huit jours à revenir de mes sentimens sur les Indiens. Mon sort étoit d'apprendre chez eux beaucoup de choses qu'on m'avoit laissé ignorer. J'avois mis tous les Noirs au nombre des Sauvages ; je me hâtai de les en retirer, de les admirer dans leurs mœurs, dans leur police, & qui plus est, dans l'uniformité de leur conduite réciproque, malgré les contradictions dogmatiques qui les séparent en plusieurs classes. En effet, il est sans exemple que soixante & quatorze Sectes ou Castes différentes, soient cependant gouvernées, quant à la

Religion, par les mêmes Brames, Caſte particuliérement deſtinée à leur ſorte de théologie.

C'eſt, Lecteur, ſur ces nations ſi éloignées de nos climats, que j'entreprends de vous donner quelques détails ; je les ferai avec préciſion ; je ne haſarderai rien. Tout ce que je vais parcourir, je l'ai puiſé ſur les lieux mêmes. La politique, le gouvernement, les mœurs, la religion, formeront autant de ſujets intéreſſans pour l'hiſtoire. Jamais je ne m'écarterai de la vérité. Pour toutes ces choſes, je demande une indulgence néceſſaire : un Militaire qui a vécu huit ans aux grandes Indes n'eſt pas un Ecrivain fort élégant.

CHAPITRE PREMIER.

Elémens Géographiques pour servir à l'Hiſtoire de l'Inde.

MON but, en écrivant cet ouvrage que je commençai aux Indes, fut d'abord d'en faire un ouvrage complet, auquel je me propoſois de ne ménager ni ſoins, ni dépenſes; mais le tems, d'autres vues, & les devoirs de mon état s'oppoſant à mes deſirs, je me ſuis borné à en abréger la partie la moins eſſentielle & la moins curieuſe, me réſervant de m'étendre davantage ſur ce qu'il nous importe le plus de connoître. Par un autre arrangement, j'avois réſolu de commencer par une deſcription

géographique, à laquelle je joindrois une excellente carte tracée en partie sous mes yeux, & dirigée par de bons observateurs ; en m'écartant de mon premier plan pour en suivre un plus abrégé, je voudrois épargner au Lecteur les descriptions que la nécessité ameneroit dans le cours de l'ouvrage, si je n'y suppléois ici : c'est à ces titres que je vais parcourir la côte de Coromandel, pour ne plus revenir sur le même objet.

On comprend généralement en Europe, sous le nom vaste d'Indes Orientales, tous les Etats, tous les Empires qui sont compris dans la distance qui sépare la Tartarie, à son midi, des frontieres de la Chine. Dans plusieurs Provinces de l'Europe, on comprend sous la même dé-

nomination les Isles Molucques, celles de la Sonde, & la Chine même, quoique ce puissant Empire soit si différent de la partie de l'Asie connue sous le nom d'Indoustan; c'est donc à cette derniere partie que je bornerai les Indes Orientales.

L'Indoustan est borné par la mer, ou séparé de la Perse par de hautes montagnes que les anciens nommoient Paropamius; d'affreux déserts le séparent de la Tartarie, & il a au Nord le Mont-Caucase qui rend très-difficile sa communication avec beaucoup de nations Tartares qui habitent au delà. Plusieurs rivieres, qui descendent du Caucase, & qui forment jusqu'à *Chitingam* des marais impraticables, séparent encore les Royaumes d'Anam, de Tepra & d'Aracan, de

l'Indouſtan, qui depuis Chitingam juſqu'au Cap Comorin, & delà juſqu'à la Perſe, eſt environné par la mer que l'on nomme de l'Inde.

La Péninſule, qui eſt en deçà du Gange, a paſſé juſqu'à préſent comme faiſant partie des Etats du Grand-Mogol. Il s'en faut bien cependant que cet Empereur étende ſa domination ſur toutes les Provinces qui la diviſent. Comme les opérations dont je dois parler dans cet ouvrage, regardent particuliérement cette partie de l'Indouſtan, ce ſera auſſi de la géographie de la preſqu'Iſle de l'Inde que je traiterai. Tout eſt intéreſſant dans un pays où l'Europe a tant d'établiſſemens, & qu'on connoît ſi peu.

La preſqu'Iſle de l'Inde, en

deçà du Gange, est séparée en deux parties, qu'une longue chaîne de montagnes partage depuis l'extrêmité du Cap Comorin dans la distance de trois cens lieues jusqu'à Golconde. La partie occidentale est connue sous la dénomination de côte de Malabar ; elle est bornée au Nord par le Golphe de Cambaye, & au Sud par le Cap Comorin. C'est sur cette côte que sont situés les Etablissemens Anglois sous la direction de Bombai, le pays des Marates qui, quoi qu'en dise M. de Voltaire, sont gouvernés par un Roi, le Royaume de Visapour, &c.

L'autre partie est la côte de Coromandel, où sont situés tous nos Etablissemens Européens ; la plupart de ces établissemens dépendent de la Provin-

ce du Carnate dont Arcate est la Capitale. Le Gouverneur de cette Province est un Nabab (1) qui est nommé par le Vice-Roi du Dekan, & qui très-souvent lui résiste, comme ce dernier résiste à l'Empereur même dont il tient sa commission : aussi ce concours de révoltes & de puissance est-il fort avantageux aux Européens, en se déclarant à propos ou pour l'un, ou pour l'autre ; mais toujours avec assez de discernement pour ne pas s'attirer un ennemi déja puissant qui seroit secondé des forces de l'Empire.

La Province du Carnate est entourée à l'Occident par une chaîne de montagnes où il n'y

---

[1] On les nomme indifféremment Nabob, Naëb ou Nabab.

a que quelques gorges praticables, entr'autres celles de Canamay & de Gat, qui peuvent être défendues très-facilement contre les armées les plus nombreuses. Elle est bornée au Nord par la riviere de Quichena, au Sud par le Colram (1), & la mer la termine au Levant. Dans ces limites que forma la nature, on peut compter du Nord au Sud une distance de cent dix de nos lieues sur un segment de cercle que forment les montagnes dont le plus grand diametre est de trente lieues.

(1) C'est une branche du Caveri: cette riviere prend sa source dans les montagnes qui séparent la côte de Coromandel de celle de Malabar. Elle se partage en plusieurs branches qui, après avoir fertilisé les Royaumes de Maduré, de Tanjaour & de Marava, se jettent dans la mer à vingt lieues de Pondichery.

C'est à peu près au centre de cette vaste pleine qu'on trouve la ville d'Arcate, Capitale de la Province du même nom, & séjour ordinaire du Nabab. Cette Ville est grande, mal bâtie, & très-peuplée ; le palais du Prince & une Pagode exceptés, toutes les maisons sont de terre & de charpente ; les fortifications sont ruinées, & n'offrent rien moins qu'une retraite sûre contre les courses fréquentes des Marates.

Sur les bords de la mer, depuis les embouchures du Caveri au Sud, jusqu'au confluant du Quichena au Nord, on trouve douze Villes bien fortifiées qui appartiennent aux Européens ; la plus éloignée au Sud est Négapatam, principal établissement des Hollandois sur la côte, &

la plus au Nord est Masulipatam, qui appartenoit aux François avant la derniere guerre, & qui est actuellement sous la domination Angloise. En allant de Négapatam au Nord, on trouve Trinebar qui appartient aux Danois, & qui en est éloigné de cinq lieues : c'est entre ces deux Villes qu'est situé Karical, donné aux François par Cidogi, Roi de Tanjaour. En continuant d'aller au Nord, on rencontre Divicoté, Poilonovo, le Fort S. David, Ariancoupan, Pondichery, Madras, Paliacate, & enfin Masulipatam. Sadras, qui appartient aux Hollandois, est à treize lieues de Pondichery, & à peu près autant de Saint-Thomé.

Les François ont un Conseil souverain à Pondichery, prin-

cipale Ville de leur établissement à la côte de Coromandel, où ils ont Karical, Devicoté, Gingi, Alemprævé, Masulipatam, & plusieurs autres dont nous parlerons dans la suite.

Des bords du Caveri, en remontant au Sud, on trouve le Royaume de Maduré, borné à l'Orient par les Etats du Roi de Tanjaour & par le Marava (1); au Midi il a la mer, à l'Occident les terres de différens Princes Maures ou Musulmans, & au Nord il confine aux Etats du Roi de Maissour. Ce Royaume est aussi grand que le Portugal, il est plus riche, & peut mettre vingt-cinq mille hommes & cent éléphans en campagne; le re-

(1) Petit Royaume enclavé dans les bois de Touduman.

venu du Souverain est de sept millions de roupies : sa Capitale est environnée de deux enceintes fortifiées à l'Indienne de tours quarrées avec des parapets garnis de canons : la forteresse est un parallélograme entouré d'un fossé large & profond, avec escarpe & contrescarpe. L'escarpe est sans chemin couvert, & au lieu de glacis, quatre belles rues répondent aux quatre faces de la Cidatelle. Le Palais du Roi de Maduré est une de ces magnificences asiatiques, sans goût & sans choix ; il est au milieu d'un labyrinthe de rues, d'étangs, de bois, de salles, de colonades, & de maisons dont on se tire difficilement quand une fois on y est engagé. Au Midi de ce labyrinthe on découvre un superbe Temple dédié à Chocunadon,

Idole du Maduré ; trois magnifiques enceintes l'environnent ; chaque distance entre les enceintes, qui forment autant de figures quadrilateres régulieres, sont ornées de belles allées d'arbres bien sablées ; de hautes tours piramydales s'élevent aux quatre faces de ce Temple, où l'art de la sculpture a rassemblé, dans des chefs-d'œuvre de patience & d'habileté, l'histoire amoureuse, & toutes les aventures très-scandaleuses de Chocunadon.

En tournant à l'Oueſt & au Nord du Maduré, on arrive aux frontieres du Maissour, dont le vrai nom est Masheur: ce Royaume, qui n'a pas été conquis par les Maures, s'est beaucoup agrandi pendant les troubles qui manquerent de renverser à Dely ou

Dhely, les Empereurs Mogols, successeurs d'Aurenzeb. Le Roi de Maissour jouit d'un revenu de dix millions de roupies (1). Il peut mettre en campagne une armée de vingt mille hommes

(1) C'est dans ce même Royaume qu'Andrenec, qui a pris depuis le nom d'Aider-Alikan, a mis sa fortune à ce degré d'élévation où les papiers publics nous l'annoncent aujourd'hui ; c'est-là, au service du Roi de Maissour, dont il a vu la mort & le détrônement par les Anglois, qu'il a pris ces semences de haine qui le rendent à jamais le mortel ennemi de ces Insulaires. J'ai vu ce Roi parvenu, Capitaine de ce pays au service de la compagnie Françoise, & ensuite Commandant d'une partie de l'Infanterie Noire : il avoit beaucoup de ces qualités qui annoncent l'ambition & les succès. Il a profité habilement du trouble que le Maissour éprouvoit au détrônement de son Roi pour se faire un parti ; il mit dans ses intérêts plusieurs Princes Indiens ; & enfin il se fait respecter de ses ennemis, & nous offriroit sans doute des ressources si nous voulions en profiter.

de cavalerie, & de 40 d'infanterie : ses soldats sont d'autant plus dangereux, & plus redoutés de leurs voisins, que leur discipline est singuliere & barbare; ils coupent le nez de tous ceux qui ont le malheur de tomber entre leurs mains ; ils les font sécher après les avoir salés, & les envoient à la Cour. C'est en raison de la quantité de nez qu'ils envoient ainsi apprêtés, que les Officiers sont traités.

En marchant à l'Est du Maduré, on rencontre le Royaume de Tanjaour, le plus fertile de ceux de la presqu'Isle, il a quarante lieues de longueur sur 16 de large; il est borné au Midi par la mer & le Marava, & ses limites au Nord sont les bois de Tonduman, & le Caveri qui, après s'être partagé en plusieurs branches,

branches, va porter dans ce Royaume l'abondance & la fertilité. Les revenus du Souverain ſont eſtimés à dix-ſept millions de roupies, & ſes forces militaires conſiſtent en vingt-deux mille hommes d'infanterie & autant de cavalerie. Sa ville Capitale étoit autrefois un Temple d'Idoles. Elle a deux enceintes, & quelques fortifications Européennes; le foſſé eſt peu profond, & ſouvent ſec; l'enceinte intérieure eſt diviſée en partie du Nord & du Sud: dans la premiere, on voit le Palais du Prince qui eſt très-médiocre; c'eſt un quarré régulier flanqué de quatre tours, & environné d'un foſſé rempli de kaimans (1): dans la partie du Sud, on trou-

(1) Eſpece de Crocodiles.

ve un Temple dédié à Paria, Idole du Tanjaour: la Ville a deux lieues de tour, elle n'eſt arroſée que par un petit ruiſſeau; mais le Viner, une des branches du Caveri, coule à deux cens toiſes de ſes murs. Les Rois de Tanjaour porterent autrefois le titre de Neahik, qui ſignifie Prince. Ecoſi-Maha-Raja, Marate de nation, ſubjugua ce Royaume, ſe créa Roi, & laiſſa ce titre & le trône à ſes enfans.

On trouve encore, en remontant le Caveri, un autre petit Royaume, connu ſous le nom de Gingi, & borné, pour ainſi dire, à ſa ville Capitale: c'eſt la plus forte de toutes les Villes de l'Inde, ſa ſituation en rend les approches extrêmement difficiles. Gingi eſt fortifié par trois hautes montagnes égale-

ment escarpées du côté de la plaine & de la Ville ; ces montagnes sont unies par un mur épais, & fort élevé, dont la maçonnerie est à l'abri des boulets par la force du ciment qui en lie les pierres. Sur chacune de ces montagnes, où l'on monte par des sentiers très-difficiles, on voit des tours pratiquées dans le roc, & des citernes très-profondes, dont l'usage est de conserver les munitions de guerre & de bouche. Cette Ville est bâtie sur une mine de cuivre, d'où s'élancent journellement des particules vitrioliques qui chargent l'air d'un poison subtil & très-dangereux ; aussi n'envoie-t-on à Gingi que les soldats de rebut pour en former la garnison, qu'on est obligé de recruter souvent. Cette Ville, qui

avoit été conquise par le fameux Sevagi (1), fut reprise à sa mort sous le gouvernement d'un de ses fils, par Julfarkan, Général Mogol. Les François s'en sont rendus maîtres en 1750, sans que les malheurs de la derniere guerre l'ait fait changer de domination. On pourroit faire un superbe établissement de cette Ville, dont les environs sont susceptibles d'une défense naturelle; mais en France on ne connoît pas tous les avantages qui sont attachés à nos possessions de la côte de Coromandel.

C'est dans les limites qui bor-

(1) On a fait beaucoup de contes puériles en parlant de Sevagi: on a prétendu, entr'autres choses, qu'il étoit né à Gingi, avec aussi peu de vérité qu'on a dit qu'il y étoit mort. On verra à l'article des Marates ce que c'étoit que ce Conquérant.

nent le Carnate que sont situés tous les Forts qui appartiennent aux Européens. Ces Forts sont pour la plupart des Pagodes auxquelles on a ajouté quelques ouvrages. Dans les districts qui y sont attachés, on compte plusieurs Aldées (1), qui toutes paient à leurs propriétaires un revenu annuel, qu'on perçoit d'un Seigneur Fermier nommé Avaldar. A la Province du Carnate, & sous le Gouvernement du Nabab, sont anexés plusieurs Etats qui doivent fournir une quantité de soldats aux ordres du Prince ou Nabab. Ces petits Etats sont gouvernés par

(1) Aldée est le nom commun à toutes les Villes ou Villages des Indes; on y joint seulement le nom du lieu. Quand les Villes sont considérables, on les appelle Our.

leur Prince légitime qu'on nomme Raja : tels sont ceux de Velour, de Vanda-Vachi, de Tourcour, &c.

CHAPITRE II.

Des Coleries.

DANS une étendue de terrein aussi vaste que la Province du Carnate, on connoît une multitude de petits Princes, dont les intérêts particuliers les exposent souvent à se faire des guerres cruelles, & rarement ces guerres se terminent que les parties ne se voient enlever quelques portions de leur domaine par les Maures : c'est ainsi que l'Empire Mogol s'est accrû, & que plusieurs Royaumes ont passé sous sa domination.

Mais dans le nombre de ces petites Souverainetés, il s'en trouve plusieurs que la nature,

les avantages de leur ſituation, & les mœurs des ſujets ont mis à l'abri des armes des Mogols. Ces peuples ſont connus ſous le nom de Coleries ; leur Prince ſe nomme Poligard, & leurs habitations ſont les bois très-fréquens dans la Péninſule. C'eſt dans ces retraites, que les Coleries partagent avec les bêtes féroces, qu'on trouve un peuple de ſoldats inſtruits au vol & à tous les crimes qui caractériſent les brigands ; la perfidie fait la baſe de leur caractere, leur Caſte eſt avilie, & la plus mépriſable de la Péninſule. Ils ſont téméraires & infatigables ; leurs exploits ſe bornent à défendre leurs poſſeſſions, & à enlever les beſtiaux des Aldées voiſines. C'eſt à la faveur des ténebres qu'ils ſe gliſſent dans les camps les mieux gardés ;

dés ; ils y volent les chevaux, ou quand ils ne peuvent les emmener, ils les égorgent. Leur nom est le synonyme de *Larron*, & le triomphe de leur vanité est dans le récit des différens traits de scélérateſſe qu'ils s'approprient.

Les Coleries, malgré leurs mœurs barbares, sont assez disciplinés ; cependant ils se fortifient avec beaucoup d'art dans les bois où ils font leur demeure ; des enceintes doubles & souvent triples, composées de haies vives & de bambouc (1),

(1) Le bambouc est une espece de bois assez ressemblant au sureau, il est creux comme lui ; mais sa feuille est étroite & longue ; il est extrêmement ramifié, & très-gros près de terre ; il renferme une espece de moëlle congelée, qui est un excellent fébrifuge ; ses rejettons les plus jeunes sont es-

bien unis, rendent leurs habitations de difficile accès; on ne peut en approcher qu'avec le secours, souvent incertain, de la hache & du feu; ils ont aussi des enceintes de grosses pierres arrangées les unes sur les autres sans maçonnerie. Ces enceintes sont flanquées de tours extrêmement fortes, construites de terre bien battue.

Les Chefs de ce peuple se nomment Poligards; ce sont pour la plupart des soldats audacieux qui sont parvenus à force d'intrigue. Ils sont craints & révérés de leurs sujets: & quoiqu'ils dépendent en quelque sorte de l'autorité des Nababs d'Ar-

---

timés; on les confit au vinaigre: on les défend très-rigoureusement aux femmes enceintes.

cate, à qui ils doivent un tribut, il arrive souvent que les ordres de ce Gouverneur restent sans effet, quand il n'a pas une armée pour en accélérer l'exécution.

On pourroit écrire un volume très-curieux sur le gouvernement & les mœurs des Coleries; il n'est pas d'ensemble plus singuliérement imaginé que la bizarerie de leur politique, de leurs loix, de leur Religion, même de l'espece d'honneur auquel ce peuple sacrifie. Ne pouvant m'étendre davantage sur cet article, je finirai cette esquisse par ce trait de barbarie que nous a laissé le Pere Martin, Jésuite, employé dans les Missions du Tondeman. » Si deux personnes » de cette nation, dit cet Ecri» vain, ont entr'eux quelque

» dispute, ils la vuident singu-
» liérement ; l'agressé se maltrai-
» te jusqu'à se déchirer, il poi-
» gnarde même sa femme, ses
» enfans, & ce qu'il a de plus
» cher, dans la seule vue d'obli-
» ger son adversaire à commet-
» tre de pareils meurtres, ce qui
» ne manque pas d'arriver «. Je dois à l'humanité d'observer que ce Missionnaire est le seul qui ait parlé de cet excès de férocité.

D'ailleurs les Coleries sont armés de sabres, de rondaches, de fouguettes (1), & sur-tout d'une sorte de croissant extrêmement dangereux ; je ne puis mieux

(1) La fougette, ou fouguette, est une espece de fusée qui dans sa course ne s'éleve jamais à plus de trois ou quatre pieds de terre ; elle présente une verge épaisse de bambouc, qui dévance la fusée, & qui cause souvent bien du ravage.

comparer cette arme qu'à l'instrument dont se servent les corroyeurs, en exceptant toutefois le tranchant qui est intérieur chez les Coleries. Ils s'en servent en le jettant horizontalement après l'ennemi qu'ils poursuivent; cette arme parcourt une ligne droite, & atteint assez ordinairement celui après qui les Coleries le lancent; il enveloppe la jambe en tournant, & coupe jusqu'à l'os; il est fort difficile de s'en garantir, parce que ses mouvemens sont très-rapides.

On compte aux Indes, avec les Coleries, une autre Secte ou Caste dont la profession est la guerre, & qu'on nomme Rajipoutz; c'est de cette Secte que sont composées ces armées nombreuses qui forment les forces des Marates, & de tous les Prin-

ces Gentils, la plupart de nos Cipayes, & des excellentes troupes connues sous le nom de Patanes. Leur usage est de se provoquer à la colere en buvant d'une certaine espece d'opium préparé ; alors ils deviennent furieux & sont capables des plus vigoureuses entrepriſes ; mais cette valeur ne tient jamais contre la discipline de nos troupes Européennes : M. de Lally est le premier & le seul qui se soit aviſé de fuir devant eux ; exemple dangereux qui pourroit accélérer les progrès de la discipline militaire dans les troupes Indiennes.

Quoique le syſtême de la métempſycoſe soit l'opinion reçue de preſque tout les Indiens, & particuliérement des Rajipoutz, ces derniers n'en sont pas moins

ſoldats très-cruels & fort acharnés contre leurs ennemis; il eſt vrai qu'ils expient les meurtres dont ils ſe rendent coupables en faiſant la guerre, par le ſacrifice d'un buffle qu'ils égorgent avec certaines cérémonies monſtrueuſes, qui donnent à cet acte de leur religion, l'air d'une fête ſabbatique. Après ce ſacrifice, ils ſe livrent à tous les excès, ils égorgent ſans pitié tous ceux qui ont le malheur de tomber entre leurs mains. Ils portent avec eux les inſtrumens de la torture la plus étrange, & martyriſent avec inhumanité les malheureux qu'ils attrapent dans les Aldées qu'ils dévaſtent, afin d'en tirer l'aveu de leurs richeſſes, & du lieu où elles ſont enſevelies. Mais comme cette barbarie eſt généralement celle des Ma

rates, je crois que c'eſt ici ou je placerai le plus avantageuſement l'hiſtoire qui concerne cette Nation belliqueuſe.

CHAPITRE III.

Origine d'Amboar.

J'Avois fouillé dans tous les Journaux des Voyageurs qui ont parlé des Indes, pour trouver l'origine des Marates, ces peuples si fiers, si nombreux, qui habitent au Sud-Est des Montagnes qui sont derriere Goa, & qui séparent la côte de Malabar de celle de Coromandel, & je désespérois de trouver des éclaircissemens sûrs qui pussent m'aider à fixer leur établissement. Il y avoit déja près de trois ans que j'étois aux Indes, que j'entendois parler diversement de cette nation, de la rapidité de leurs incursions, de leur dis-

cipline militaire, de la cruauté avec laquelle ils traitoient les vaincus, sans pouvoir m'instruire de ce qu'ils étoient, & de la cause qui les rendoit si souvent rivaux des Mogols & arbitres des Empereurs, dans les différends qui s'élevent sans cesse entre des sujets rebelles & puissans, & un maître despote & souvent trop foible pour s'opposer à leurs progrès.

Excité par la curiosité qui m'étoit naturelle, je m'étois adressé à un Partisan fort estimé, que les différentes troupes qui étoient à sa solde, & l'usage qu'il avoit des diverses langues du pays, avoient pu instruire; ce Partisan entendoit son métier, & s'embarrassoit peu de ce qui étoit arrivé aux Indes avant son séjour; mais cependant, pour

m'obliger, il me procura la connoissance de deux hommes, l'un Marate, & l'autre Écrivain savant dans les langues & les antiquités de son pays : c'est par le secours de ces deux Indiens, que je me suis mis à portée d'éclaircir mes doutes & d'apprendre l'histoire des Marates.

Un jeune homme célebre par son courage, né sur les bords de la mer rouge, & instruit au métier de la guerre parmi ses compatriotes, dont la vie entiere se passoit sous des tentes, venoit d'éprouver les plus grands malheurs tout près de l'ancienne Capitale de l'Abyssinie : son destin le contraignoit alors de pleurer un pere qui l'adoroit & qui venoit de périr en le défendant; il voyoit enlever une sœur chérie, & sa rage impuis-

ſante s'exhaloit en murmures, tandis que les mêmes ennemis qui cauſoient tous ſes déſaſtres, le chargeoient de fers. Une taille majeſtueuſe & fiere, le ſauvoit de leur cruauté, ou plutôt ils épargnoient pour le moment celui qui devoit un jour commander une nation puiſſante.

Suivant les coutumes barbares des peuples qui environnent l'Abyſſinie, le jeune Amboar, (c'eſt le nom du héros dont j'écris l'hiſtoire,) devoit être immolé ſur les autels : on adoroit encore dans l'Afrique des Dieux cruels, on obéiſſoit à des Sacrificateurs plus cruels encore, qui cherchoient dans les entrailles palpitantes des victimes humaines qu'ils venoient d'égorger, le ſecret des tems. Amboar avoit tout perdu, il voyoit avec une

tranquillité ſombre, les apprêts du ſacrifice ſanglant qui devoit terminer ſa vie & ſes peines.

Un uſage conſacré par une longue poſſeſſion, donnoit aux filles des Chefs vainqueurs, le droit de diſpoſer du ſort de ſix eſclaves pris à la guerre, pourvu qu'elles priſſent un époux dans l'un d'eux. Amboar étoit d'une figure prévenante, ſes malheurs, au lieu de l'abattre, relevoient cette fierté qui lui étoit naturelle; l'amour briſa ſes chaînes, & rendit la liberté à cinq des victimes qu'un même ſort condamnoit à périr.

Par une de ces bizarreries ſingulieres, Amboar qui alloit devenir l'époux de celle qui lui ſauvoit la vie, trouva dans l'un des Chefs de l'armée, un rival dangereux, qui profitant des

ombres de la nuit, le fit enlever par quelques-uns de ses satellites. Amboar condamné à la mort, avoit vu ses jours rachetés par son amante, & proscrit de nouveau par son rival, il alloit les finir dans un bois voisin du camp de ses ennemis, parce qu'il avoit su plaire, quand un nouveau bonheur amena quelques marchands d'esclaves; les conducteurs d'Amboar, qui avoient ordre de l'égorger, s'accorderent entre eux, pour le vendre aux marchands; le prix qu'ils en donnerent ne fut pas considérable, puisqu'eux-mêmes le vendirent à peu près cent quarante de nos livres à un Seigneur du Dekan.

Tels furent les commencemens d'Amboar. A peine fut-il chez le Seigneur qui venoit de l'acheter,

que son sort changea ; la fortune, lasse de le persécuter, alloit le combler de ses faveurs. Son nouveau maître n'étoit pas cruel ; il traita son esclave avec distinction ; il l'engagea à se faire instruire dans la religion des Bramines ; il lui en facilita les moyens, & mit son bonheur à faire un prosélyte, d'un Abyssin qui devoit un jour commander une nation guerriere.

Amboar venoit d'abjurer ses erreurs pour en prendre de nouvelles, quand la mort lui ravit son maître : sa veuve étoit jeune encore, elle aima son esclave, & finit par l'épouser. Malgré cette fortune apparente, Amboar n'étoit pas riche, & son épouse n'avoit pas de richesses à lui donner ; cependant l'ambition parloit à son cœur, il gé-

missoit de la nécessité de vivre dans une ville où il n'avoit paru qu'en esclave, il prit le parti d'aller s'établir dans les Montagnes; il s'associa quelques brigands, avec lesquels il fit des courses dans le voisinage. La fortune secondant son courage, Amboar, au bout d'un an, se vit à la tête de cinq mille chevaux, & ses succès le mirent bientôt en état de tout entreprendre: ce fut alors que Nisiamkam, Roi du Dekan, leva des troupes pour écraser un sujet qu'il traitoit de rebelle; mais bientôt d'autres intérêts le portant à se défendre contre le Mogol qui le menaçoit, Nisiamkam tâcha d'engager Amboar d'entrer dans son alliance: ce rebelle étoit puissant, il traita en égal avec son Roi; il lui demanda des titres; il lui proposa

proposa sa fille pour épouse, à condition qu'il lui donneroit le titre de Reine : on vit alors ce que peut la valeur. Nisiamkam épousa la fille d'Amboar, la fit couronner Reine de Dekan, créa le pere de sa jeune épouse Général de ses armées ; & pour combler sa fortune, il le déclara son favori, après avoir ajouté des richesses immenses au rang qu'il lui donnoit près de lui.

Elevé au plus haut degré de fortune où un sujet puisse aspirer, Amboar montra qu'il en étoit digne, par la fidélité avec laquelle il remplit ses engagemens ; jamais il ne sortit des devoirs qu'ils s'étoit imposés ; fier dans son esclavage, il devint généreux & d'un abord facile quand il fut près du trône ; il vengea les injures faites à sa

femme & à sa fille, & pardonna celles qui lui étoient particulieres. On raconte qu'il fit empoisonner la fille du Roi de Perse, parce qu'elle avoit reproché à la sienne, qui venoit d'épouser son mari en la supplantant, qu'elle étoit une misérable concubine, fille d'un brigand & d'un rebelle : on lui reproche d'avoir fait périr de la même maniere la mere du Prince Héréditaire, afin de s'assurer de la régence après la mort du Roi son pere. On ignore si ces reproches sont fondés ; on sait seulement que le Roi de Dekan étant mort, Amboar obtint la Régence, gouverna avec une autorité absolue, & fit tête aux forces du Grand Mogol, qu'il contraignit plus d'une fois à faire la paix avec lui.

CHAPITRE IV.

Progrès d'Amboar. Origine des Marates.

EN ouvrant les fastes de l'histoire du monde, on trouvera sans doute plus d'un audacieux parvenu du rang le plus vil jusqu'au trône, où son ambition & une heureuse imprudence l'ont fait monter; un Gengis, un Thamas Kouli Kan, dont l'histoire a conservé les noms, ne sont pas des exemples uniques; le Chamelier Mahomet étaya du fanatisme son amour des grandeurs, & parvint à unir les droits du Sacerdoce, aux actes arbitraires du despotisme. Mais aucun de ces mortels ne fut plus métho-

diquement grand qu'Amboar ; la générosité parloit à son cœur, & son intelligence ne lui assignoit d'autre place que le rang suprême : il sut se servir des moyens que les circonstances lui offroient pour parvenir, & il fut assez fortuné pour voir toujours les succès les plus heureux, couronner ses démarches.

Amboar élevé au rang de Régent, gouvernoit le Royaume de Dekan avec une sagesse digne de servir d'exemple aux Souverains Orientaux : mais la malignité de l'envie se cachoit dans le cœur des Courtisans qui l'entouroient. Cependant le jeune Roi, son pupille, avoit atteint l'âge où il devoit régner, & déja le Régent songeoit à lui remettre les rênes du gouvernement, quand d'affreux complots tra-

més contre ses jours, lui firent prendre le parti d'user encore du pouvoir qui lui restoit pour s'en garantir.

Le jeune Roi méditoit, de concert avec les envieux que le mérite du Régent lui avoit fait, les moyens de se venger. Tout dans cette Cour annonçoit les plus sinistres événemens. Amboar fut assez politique pour les prévoir; il fut trop grand pour les craindre; & dans la sécurité où il étoit, les Favorites du serrail, les Grands du Royaume, & le jeune Roi voyoient approcher le terme de son autorité, sa proscription & sa mort. Un de ces hasards heureux qui si souvent avoient retiré des bords de l'abyme le fortuné Amboar, lui découvrit encore les complots de ses ennemis.

Par une de ces considérations Asiatiques, qui font respecter le serrail des Rois, Amboar avoit négligé de voir une habitante du serrail qui depuis long-tems lui avoit fait demander une entrevue; rebutée par l'indifférence du Régent, sans doute qu'elle se fût bornée aux démarches qu'elle avoit faites, si l'amour qu'une de ses amies avoit inspiré au jeune Roi, ne lui avoit fait découvrir quel étoit le Régent & les projets qu'on tramoit contre ses jours. Elle ne perd pas un instant pour lui faire savoir qu'elle étoit cette même sœur enlevée à ses yeux dans le même tems qu'elle pleuroit sa défaite; elle l'instruisoit en même-tems des dangers qu'il avoit à courir, & le conjuroit de travailler en même-tems à sa

sûreté, & à la liberté de sa sœur.

Ce fut alors qu'Amboar ne ménagea plus rien; non-seulement il prit des précautions pour retirer sa sœur du serrail de son pupille, mais encore il donna ordre aux soldats qui étoient depuis si long-tems les compagnons de sa fortune, de se tenir prêts à marcher à sa premiere sommation.

Après avoir pris ces arrangemens, Amboar se présenta au Dorbar (1), & reprocha d'un ton ferme & animé au jeune Prince, & aux Courtisans qui l'entouroient, leur malignité & leur ingratitude; il traça un tableau fidele des malheurs qui accabloient le Dekan, quand il étoit

(1) Le Dorbar est dans les Indes, le Conseil d'Etat.

accouru au secours du Roi défunt. Il montra les blessures qu'il avoit reçues en délivrant le Royaume de la fureur des Maures & de la cupidité du Mogol, & finit enfin par abdiquer la Régence & déclarer la guerre au Dekan.

En traçant une ébauche des embarras où se trouvoit le Royaume, quand il y étoit arrivé, Amboar n'avoit point passé les bornes de la vérité, ses avantages étoient réels, & la surprise du Roi & de ses Ministres fut extrême : il étoit sans exemple de voir un sujet aussi puissant que l'étoit le Régent, & qui au lieu de profiter des avantages que lui donnoit l'autorité dont il étoit revêtu, pour punir & envelopper dans la même peine tous ses ennemis, abdiquer la souveraineté

souveraineté pour se venger avec plus de noblesse & d'authenticité. A peine Amboar eut-il fini son discours, qu'il sortit du Dorbar pour aller se mettre à la tête de cinquante mille cavaliers, qui étoient déja rassemblés aux portes de la ville. Aux premiers momens de surprise, où la déclaration d'Amboar avoit jetté le Roi & ses Ministres, succéderent les résolutions; on fit des projets aussi vains qu'ils étoient insensés; on envoya à la Cour de Golconde pour se procurer un Allié; on dépêcha des couriers dans toutes les places du Royaume, pour empêcher les surprises. Mais déja Amboar avoit fixé la fortune, ses étendards étoient arborés sur les murs de Gingi, dont il venoit de se rendre maître, & courant en vain

queur, il démembroit les États des Rois de Golconde, de Dekan & de Visapour, pour augmenter ceux que déja sa bonne conduite, sa valeur, & la fortune lui avoient soumis, États bien plus vastes que ceux des trois Rois ligués contre lui. Ce fut alors que sa réputation continuant de s'agrandir, il compta bientôt cent dix mille hommes de troupes sous ses drapeaux.

En partant du Dekan, Amboar avoit sauvé du serrail cette même sœur enlevée avec lui, & que la fortune avoit conduite pour lui donner des avis si importans, dans le serrail qu'il venoit de quitter. A la suite du camp de son frere, cette femme entreprenante, & douée d'une éloquence mâle & hardie, imitoit la conduite de l'Apôtre de

Medine, en jettant les fondement d'une nouvelle secte : déja Amboar voyoit augmenter ses forces, & le pays qu'il venoit de conquérir reculoit ses premieres limites, quand sa sœur, qu'on a prétendu agir par ses ordres, changea son nom, & lui fit prendre celui de Sévagy (1) ; & tandis que celui-ci franchissoit tous les obstacles que lui opposoient des Rois encore puissans, elle persuadoit à des descendans des Brames, qu'ils pouvoient respecter les animaux de toutes les especes, ne se nourrir que de végétaux ou de laitage, mais qu'il falloit tuer des

(1) C'est à tort que quelques Maures ont prétendu qu'il avoit pris ce nom en abjurant sa religion, pour prendre celle de celui dont il avoit été l'esclave.

hommes pour détruire un jour les Musulmans qui avoient dévasté leur patrie, & qui leur donnoient des fers.

Aurengzeb, alors Empereur du Mogol, apprit bientôt les succès de Sévagy, & voulut s'opposer, mais trop tard, aux progrès de ce conquérant : trois cens mille hommes, toujours vainqueurs, obéissoient à ses ordres. La ville de Satera s'élévoit sous ses auspices, au Sud-Est des montages de la côte Malabare, rien ne lui résistoit, il ravageoit les frontieres du Carnate, & le Royaume de Golconde, quand il apprit la marche d'Aurengzeb. Bientôt il se trouva sur les bords de la riviere du Quichena, pour en disputer le passage aux troupes Mogoles; toujours heureux, toujours sa-

vant & actif dans ses marches, il se présenta à l'ennemi qui le croyoit occupé à Golconde, & qui se voyant surpris, prit la fuite aussi tôt qu'il le vit en bataille. Sévagy poursuivit l'armée Impériale, tailla en pieces dix mille hommes de l'infanterie Mogole, prit tout le bagage du Visir, qui ne dut lui-même son salut qu'à une prompte fuite, & au déguisement: ensuite, chargé des dépouilles de ses ennemis, Sévagy vint livrer bataille au Roi de Dekan, qui s'étoit campé sur son passage pour lui couper la retraite.

Le Roi de Dekan s'étoit trompé dans ses conjectures, il avoit cru Sévagy perdu, & la bataille ne lui paroissoit pas douteuse vis-à vis d'un ennemi qu'il ne se proposoit que d'arrêter dans sa

fuite; il avoit voulu jouir de son triomphe, & il attendoit Sévagy à la tête de son armée : bientôt on fut en présence, & les troupes du Dekan misés en désordre par celles du Conquérant, qui n'eut d'autre soin que celui de faire poursuivre les fuyards. Un traître avoit profité du tumulte pour massacrer le Roi de Dekan; il apporta sa tête à Sévagy. Si l'on pouvoit conclure d'une bonne action, pour toutes celles de cet illustre Général, on ne pourroit s'empêcher de l'estimer. Non-seulement il envoya au supplice le meurtrier de son ennemi (1), mais encore il ne souffrit pas que le serrail qui, suivant la coutume des Orien-

(1) Il lui fit ouvrir le ventre, & verser du plomb fondu dans les entrailles.

taux étoit à la ſuite de l'armée, fût violé par ſes ſoldats. Jamais diſcipline ne fut plus ſévere que la ſienne, & jamais non plus on ne trouva moins d'oppoſition qu'il n'en trouva à faire exécuter ſes ordres.

Ce fut alors que Sévagy vit le trône où la fortune & ſon courage le plaçoient, l'armée du Mogol vaincue, celle du Dekan détruite, ſes ennemis implorer ſa clémence, & l'Empereur lui demander la paix. Qui croiroit jamais qu'un eſclave de l'Abyſſinie, en traitant avec le Souverain de l'Indouſtan, prit le titre de *Jaha Raga*, le grand Roi?

CHAPITRE V.

Nouveaux Exploits de Sévagy. Etablissement de la Monarchie.

LA rapidité des conquêtes de Sévagy, & la défaite entiere de ses ennemis, ayant ramené la paix dans ses États, il en profita pour aller voir la nouvelle ville Satira; il n'y fut pas plutôt qu'il donna ses soins au gouvernement; il fit des loix politiques & guerrieres, il proscrivit le luxe de ses États, régla les rangs, & chercha de nouveaux travaux dans les démêlés qui étoient survenus entre les Rois de Tanjaour & de Maduré; il profita de la foiblesse de l'un &

l'autre de ces Monarques, prit d'assaut Triche-Napaly (1),& fit les deux Rois ses tributaires.

Pendant que Sévagy couroit encore à de nouveaux succès, sa sœur, qui s'étoit associée quelques Brames Pandarons (2) qui avoient suivi leurs amis ou leurs alliés, travailloit aux dogmes de la nouvelle Doctrine, & elle les enseignoit; elle instituoit un sacrifice expiatoire pour le

(1) Très-grande Ville à une portée de fusil du Caveri, & vis-à-vis l'Isle de Descheimgam: on aura occasion d'en parler ailleurs.

(2) Je crois avoir déja dit que les Brames sont de toute ancienneté, la Caste des Prêtres des Indiens, celle des Philosophes, & en général, de toute sorte de science spéculative. Les Pandarons sont des Brames en exercice de Prêtrise. On en trouve ordinairement plusieurs dans les Temples; il en est même quelques-uns où ils sont réunis en Communauté.

ſang humain que ſes nouveaux proſélytes faiſoient couler dans leurs différentes expéditions militaires. On a vu dans tous les tems des hommes ſéduits par un eſprit de vertige, s'abuſer dans les choſes les plus eſſentielles & les plus ſérieuſes; alors on voyoit une femme prêcher dans la ville de Satira aux plus zélés adorateurs de Brama, l'effuſion du ſang de leurs ennemis, & l'établiſſement d'hopitaux pour les inſectes même les plus incommodes (1): on expioit le ſang répandu par le ſacrifice ſingulier & bizarre d'un buffle qu'on égor-

(1) On compte, entre autres établiſſemens dans la Ville de Satira, un hôpital pour tous les inſectes qui dévorent l'homme. On paie de tems en tems un malheureux qu'on attache ſur un lit, & qui paſſe la nuit à déſaltérer de ſon ſang cette vermine.

geoit avec une pompe monſtrueuſe & ridicule.

Au milieu de ces conquêtes & des progrès que devoit naturellement faire un peuple nombreux conduit par le fanatiſme, le courage & la vengeance, Sévagy vit armer contre lui toutes les forces de l'Empire & celles des États qu'il avoit démembrés; mais déſormais la fortune l'avoit mis à l'abri des revers, & ſon deſtin étoit de vaincre.

Pour continuer avec un peu d'ordre la ſuite de cette hiſtoire, je ſuis obligé de rétrograder juſqu'au tems où Sévagy, ſortant à peine du gouvernement du Dekan, avoit obtenu du Prince Aurengzeb, par un mêlange d'intérêt & de politique, quelques places Mogoles qu'il lui cédoit

pour le mettre mieux en état de s'opposer aux Rois de Visapour & de Dekan. Les succès de Sévagy avoient répondu aux espérances d'Aurengzeb, alors Vice-Roi imaginaire de la Province du Dekan, c'est-à-dire, des petits gouvernemens de ce Royaume, qui avoient reconnu le Mogol pour maître. Mais les intérêts d'Aurengzeb venant à changer, quand il se vit sur le trône, il redemanda à Sévagy les Provinces qu'il lui avoit cédées, à des conditions que celui-ci avoit remplies. Ce Conquérant indigné, répondit qu'il *ne reconnoissoit plus de maître depuis qu'il avoit perdu son ami.* C'est à cette époque que commença la premiere résolution d'Aurengzeb contre Sévagy : on a vu plus haut le succès de la premiere bataille que

cet Empereur perdit contre ce Conquérant.

Cependant Aurengzeb venoit de calmer tous les troubles qui s'élevoient dans son Empire, en faisant étrangler deux de ses freres; il venoit de faire empoisonner Scha-Jeha, son pere, dans sa prison, & jouissoit tranquillement du trône que ses forfaits venoient de lui assurer; il crut la circonstance heureuse pour rompre de nouveau avec Sévagy: il leva une nombreuse armée, & fit redemander les Provinces qu'il avoit cédées. Sévagy arma de son côté, porta le fer & le feu dans la Province du Carnate qu'il ravagea, & passant delà jusqu'à la riviere de Quichena, qu'il traversa sans obstacle, il vint fondre dans la Province de Condavir. Aurengzeb craignit

alors la fortune de Sévagy ; & la frayeur prenant trop sur son ame, il en tomba malade. Le bruit de sa mort, qu'on crut prochaine, fit naître à ses enfans, le desir de se révolter. Mais, contre toute apparence, Aurengzeb se rétablit, dissipa les rebelles, leva de nouvelles troupes, sa maladie ayant dispersé les premieres ; & enfin se mit en marche contre Sévagy.

Cependant l'armée de Sévagy dévastoit tout le terrein qui est entre la riviere de Quichena & la Province de Condavir. Ce fut à l'entrée des gorges des montagnes qui défendent cette Province, que l'armée d'Aurengzeb parut en bataille. Sévagy étoit à la tête de ses troupes, composées alors de deux cens mille hommes de Cavalerie,

& de cent mille Cipayes (1); mais celles d'Aurengzeb, qui étoient bien supérieures en nombre, avoient encore l'avantage du terrein; tout étoit contre Sévagy, excepté son courage: *C'est ici* soldats, dit-il à ses troupes, *que sont nos ennemis communs; ils vous donneront des fers, c'est à votre valeur à les briser.* Les troupes Mogoles craignoient, malgré les nombreux bataillons dont elles étoient composées, les succès qui avoient couronnés jusqu'alors toutes les entreprises du héros qu'elles avoient à combattre, & sur-tout les ravages qui suivoient ses victoires, intimidoient les plus intrépides.

(1) On nomme Cipaye aux Indes, toute l'Infanterie, & la Cavalerie est nommée Marate.

Depuis une heure, les armées mesuroient la distance qui les séparoient, sans que les troupes du Mogol parussent vouloir s'ébranler. Sévagy avoit profité de ce tems pour faire passer derriere une montagne que l'ennemi avoit à dos, & qu'Aurengzeb avoit négligé de faire occuper, un gros corps de troupes commandé par un de ses Généraux le plus expérimenté. Et jugeant du tems qu'il pourroit employer dans sa marche, il arrête, il occupe l'armée Mogole jusqu'à ce qu'enfin il donne le signal du combat. La foudre n'est pas plus prompte que le choc des Cavaliers de Sévagy; il est lui-même à leur tête, & les encourage par son exemple; bientôt escorté de quelques-uns des siens, il se précipite sur l'aîle gauche de l'armée Impériale;

Impériale ; il la rompt, il y répand le désordre, & en fait un carnage affreux. Trois fois Aurengzeb est attaqué sur son éléphan par Sévagy lui-même, & trois fois il est obligé de se replier jusqu'au corps de son armée : pendant cet intervalle, le corps de troupes envoyé par Sévagy, tourne la montagne, & vient prendre l'ennemi à dos ; alors l'Empereur craint d'être enveloppé, il donne le signal de la retraite, & abandonne à son vainqueur le champ de bataille ; la plus grande partie de son bagage, & deux de ses plus cheres favorites qui avoient suivi l'armée.

Qu'on juge du carnage & des suites de cette victoire : cent onze mille Mogols payerent de leur vie leur défaite ; Sévagy

perdit quinze mille Cavaliers qui s'étoient abandonnés trop imprudemment dans le commencement de l'action. Mais la victoire la plus complette coûte souvent à celui qui la gagne au-delà des avantages qu'il en retire ; quoi qu'il en soit, Sévagy triomphant, tourna ses pas du côté de Surate. Depuis longtems cette ville réunissoit aux avantages d'un commerce fort étendu, une richesse immense qui la rendoit l'objet des complaisances du Mogol; ce fut à ces raisons, & à celle de lever une grande contribution que Surate dut les approches de Sévagy.

Tout le monde sait que Surate est située à l'extrêmité de la mer des Indes, sur la côte de Malabar, au vingt-unieme degré & demi de latitude septentrionale.

Elle est arrosée par le Taphi, grande & belle riviere qui y forme un port commode, où les plus gros vaisseaux Européens peuvent entrer facilement. Le climat dans cet endroit est excessivement chaud ; mais des pluies douces qui tombent dans la saison où le soleil a le plus de force, le temperent ; des vents froids & réglés qui soufflent dans certains tems, diminuent aussi l'extrême chaleur. Un mêlange aussi singulier de chaleur & d'humidité, a fait de la Province où se trouve Surate, le pays le plus beau & le plus fertile du monde. Le ris & le bled, si nécessaires pour la quantité d'habitans que le commerce a attirés dans cette grande Ville, y croissent en abondance ; on y trouve aussi tout ce qui peut servir à la bonne

chere. Les Européens sur-tout, dit un Voyageur célebre, y surent trouver jusqu'aux délices du goût & de la volupté, plus malheureux sur ce point, que les Indiens dont ils surpassent l'habileté.

Sévagy depuis long-tems entretenoit une correspondance intime avec le Gouverneur de cette Ville, homme faux, avare & traître, qui conclut avec le chef des Marates, un Traité où il promettoit de lui ouvrir les portes aussi-tôt qu'il se présenteroit. Ce fut à la suite de cette négociation, que l'intrépide Sévagy fit sommer hautement les marchands & les plus riches de la Ville, de lui fournir la somme de huit millions de roupies, avec menace de venir lui-même à la tête de ses troupes, pour la pil-

ler & y mettre tout à feu & à sang si on le refusoit.

Ce grand Roi étoit bien certain que sa demande seroit rejettée; elle le fut, & bien loin de s'en étonner, il fit avertir la Ville du jour & de l'heure qu'il choisiroit pour y entrer; & par un surcroît d'audace, il tint parole. Mais avant que d'entrer dans la Ville, il envoya un des principaux Officiers de son armée aux comptoirs Européens qu'il redoutoit le plus, pour leur recommander de faire paroître leurs drapeaux sur leurs terrasses; il leur promettoit que ces signes les mettroient à l'abri de la fureur du soldat.

M. Caron commandoit alors un comptoir appartenant aux François. Cet intelligent Directeur n'avoit rien épargné pour

mettre le comptoir à l'abri de toute surprise ; il éprouva que sa précaution lui avoit été très-utile ; aussi en remerciant l'Officier de Sévagy, il le conduisit dans un lieu où se tenoit l'assemblée des marchands, & lui montrant plusieurs pieces d'artillerie prêtes à tirer, il lui dit qu'il en croyoit bien l'assurance du Roi des Marates, mais que son garant le plus sûr étoit dans son artillerie.

Après ces démarches, Sévagy se présenta bientôt aux portes de la Ville. Le Gouverneur, monté sur l'une des tours du Château, feignoit de se disposer à la plus vigoureuse défense, il faisoit pointer quelques pieces de canon sur l'armée ennemie ; mais profitant de la circonstance, il fit remarquer qu'un grand mur

ſervoit de rempart aux troupes de Sévagy, & qu'elles défiloient à l'abri de ce mur ſans danger ; il le fit abattre, & par conſéquent ouvrit la Ville aux Marates, qui profitant de la terreur qu'ils inſpiroient, s'y répandirent, & y commirent les plus grands déſordres : Sévagy vainqueur emporta plus de trente millions de roupies d'une Ville qui lui en avoit refuſé huit.

Aurengzeb vaincu dans les gorges de Cadupa, ſon pays ſoumis aux armes du Saha-Raja, & ſa Ville de Surate pillée par ce vainqueur, penſa à calmer le reſſentiment de ſon ancien ami ; ce fut alors qu'il lui envoya des Ambaſſadeurs chargés de traiter de la paix. Le grand Roi les reçut dans ſa Ville de Surate avec cette pompe digne d'un grand

Monarque ; il traita en égal avec un Empereur qui se donnoit pour maître de l'Indoustan ; il fit valoir son indulgence, & consentit enfin à la paix qui lui étoit proposée, à condition qu'il garderoit les places qu'Aurengzeb lui avoit cédées dans le tems qu'il n'étoit encore que Vice-Roi.

Ce qu'il y a de singulier dans la conduite du héros dont j'écris l'histoire, c'est que dans la plupart de ces expéditions militaires qui lui firent tant d'honneur, on le vit souvent négliger les avantages du nombre, & ne se servir que d'une très-petite partie de ses troupes. Il n'avoit que douze mille hommes quand il entra dans Surate. Cette Ville étoit peuplée de près de cinq cens mille habitans, sans y comprendre

prendre les comptoirs François, Anglois & Hollandois, dont les deux derniers furent pillés par les Marates, tandis que le premier eut besoin de toute sa prudence pour n'être pas réduit au même sort : & malgré cette inégalité, Sévagy mépriſa cette multitude épouvantée, & s'en retourna ſans avoir perdu un ſeul homme.

Ce fut dans ces entrefaites que le Roi de Golconde, que la puiſſance d'Aurengzeb écraſoit, & dont le Royaume ſe démembroit, entre cet Empereur & le Roi des Marates, envoya à ce dernier des Ambaſſadeurs, pour conclure avec lui une paix qui lui étoit devenue néceſſaire. Sévagy traita en Souverain, que ſes conquêtes & ſes forces faiſoient reſpecter ; il reçut du Roi de Golconde une ſomme con-

sidérable, des troupes & de l'artillerie, avec lesquelles il alla mettre de nouveau le siege devant Gingi qui s'étoit révolté pour le Roi de Dékan : Chirkamloudi qui y gouvernoit pour ce Prince, envoya les clefs de la Ville à Sévagy, aussi-tôt qu'il le vit campé sous ses murs, à condition qu'il auroit d'autres titres dans le Royaume de Golconde : condition que l'Allié du Roi des Marates accepta.

Une conquête aussi prompte fit naître à Sévagy le desir de s'approprier Vélour, forteresse célebre, pour avoir été l'ancien séjour des Rois du Carnate. Le Commandant de cette place rendit, pendant quelque tems, la fortune de Sévagy inutile ; mais ce Conquérant, qui craignoit les lenteurs d'un siege, après

avoir bloqué la place, marcha avec trente mille hommes d'infanterie & quinze mille Marates, contre Chirkam, frere de celui qui venoit de rendre Gingi au Roi des Marates. A son approche, Chirkam, en désordre, prit la fuite, & se retira dans Outremalour, où il fut bientôt assiégé, & enfin obligé d'ouvrir cette place au vainqueur, & de lui abandonner toutes celles qu'il tenoit pour le Roi de Visapour.

Après toutes ces victoires, Sévagy jugea à propos d'inquiéter les François qui tenoient alors Pondichery, Ville sans défense, & sortant à peine de l'état d'obscurité où elle étoit depuis les ravages des Maures. Les François avoient protégé d'argent & de quelques Cepayes

Chirkam, Gouverneur pour le Roi de Visapour, que Sévagy venoit de soumettre. Après avoir rafraîchi les troupes qu'il avoit laissé au siege de Valdaour, Sévagy marcha à Pondichery ; mais les François, qui n'étoient point alors en état de résister à ce Conquérant, lui envoyerent une députation qui le trouva à trois lieues de leur Ville : Sévagy, déja prévenu par cette démarche, se borna à faire quelques reproches au Brame qui portoit la parole, des secours & de la protection que les François avoient accordés à ses ennemis ; mais ce même Brame sut manier si à propos le caractere de Sévagy, que ce héros accorda au François un *Caoul*, ou un acte formel pour demeurer dans Pondichery, fortifier

cette place, & y faire le commerce; il y joignit des privileges touchant l'administration de la justice, à la seule condition de lui payer un demi pour cent de toutes les marchandises qu'ils feroient embarquer ou débarquer, & de ne prendre aucun parti dans ses guerres.

Cette négociation finie, Sévagy donna tous ses soins au siege de Valdaour; mais la fortune le favorisant toujours, le Gouverneur reçut ordre du Roi de Visapour de traiter de la paix avec le Roi des Marates; elle se fit à l'avantage de ce dernier, qui prit avec ses troupes le chemin de Satera.

Sévagy, rentré dans la Capitale de ses Etats, ne s'occupa plus que du soin d'assurer à ses enfans un vaste Royaume &

des sujets fideles : il eut la joie de voir tous ses travaux couronnés par les succès les plus heureux, & la paix solidement établie, le laissa jouir d'une vieillesse peu commune & exempte d'infirmités. Respecté de ses ennemis, aimé de ses voisins, & en honneur dans l'Inde. On vit l'esclave de l'Abyssinie payer tranquillement le tribut à la nature, & assurer le trône & ses conquêtes à son fils Frannaggy-Raga.

On a vu, par l'abrégé de l'histoire de Sévagy, jusqu'à quel degré de fortune l'audace & le courage peuvent conduire un homme entreprenant : on l'a vu s'élever du rang le plus obscur jusqu'au pouvoir suprême, sortir de l'esclavage pour monter sur le trône : c'est sans doute le plus

grand effort du génie, de la constance & de l'héroïsme. Ces exemples ne sont pas rares dans les gouvernemens despotiques ; on a vu un Tartare en Chine franchir tous les obstacles que la fortune avoit mis entre son état primitif & le trône, & s'y placer. Nadir-Scha, ou Thamas-Kouli Kan, aussi téméraire & plus heureux encore, subjuguer l'Inde après s'être emparé du Royaume de Perse, & donner à ses enfans un sceptre que le préjugé du vulgaire & des Grands assura dans leurs mains. Sévagy mérita tous ces avantages & en jouit. Il fit plus, il tira de l'engourdissement, où l'avoient jetté les conquêtes & la tyrannie des Mogols, un peuple de superstitieux & d'imbécilles qu'il associa à sa fortune ; il créa un Royaume ;

il se fit respecter des Maures & des Gentils ; il fut toujours heureux, & la fortune favorisant toutes ses entreprises, après l'avoir conduit jusqu'au terme de la carriere la plus longue & la plus brillante, le laissa mourir tranquillement au sein du bonheur & de la prospérité.

Sévagy étoit noir & d'une taille haute & majestueuse ; son regard étoit perçant & sévere ; il réuniſſoit à la fois ces deux grandes qualités dans un Chef de guerre, de se faire craindre & aimer. Toujours il fit observer dans ses camps la plus exacte discipline ; il ne fit jamais ni tort ni grace, & eut une singuliere attention à faire punir les crimes, & sur-tout le vol. Les supplices qu'il ordonnoit contre les grands criminels, étoit de leur faire ver-

ser du plomb fondu sur les entrailles, après leur avoir fait ouvrir le ventre. Jamais police ne fut mieux observée que dans ses camps, quoiqu'ils eussent le plus souvent jusqu'à quatre lieues d'étendue. Il protégea toujours le mérite & la valeur, & tâcha de s'attacher tous ceux dans lesquels il découvroit du mérite. Un Officier Hollandois, qui passoit avec quelques troupes Européennes, avoit été attaqué par un corps de Marates dix fois supérieur aux Hollandois : malgré cette inégalité, les Marates avoient été contraints de fuir, après avoir abandonné une partie de leur bagage, & près de cent chevaux : comme ils apprirent ensuite que l'Officier qui passoit par le camp de Sévagy lui avoit été présenté, ils

lui porterent leurs plaintes sur la perte que les Hollandois leur avoit causée, & lui demanderent de leur faire rendre les chevaux qu'il leur avoit pris; mais Sévagy, après les avoir blâmés de ce qu'ils avoient attaqué en si grand nombre une si petite troupe, les railla de s'être laissé prendre leurs chevaux; non-seulement il les laissa aux Hollandois, mais il tâcha d'engager leur Commandant à entrer à son service, en lui offrant cent pagodes par mois, & le revenu d'un Aldée.

Sévagy étoit né en 1592; il fut vendu à quinze ans, épousa la veuve de son maître à vingt-cinq; & pendant le cours de soixante-douze ans qu'il vécut encore, il ne fit que s'agrandir & augmenter les vastes posses-

sions qu'il s'étoit acquises par sa valeur ; on voit peu d'exemples de Conquérans aussi célebres, aussi constamment heureux. Sévagy, à quatre-vingt-seize ans, battoit à la tête de son armée victorieuse Chirkamloudi ; il venoit de reprendre Gingi, dont nous avons déja parlé ; il traitoit en maître avec le Roi de Visapour, assiégeoit Valdaour, & accordoit sa protection aux François dont l'établissement de Pondichery étoit encore très-imparfait. Ce fut en 1687 qu'il finit sa longue carriere, respecté de ses sujets, & laissant à ses successeurs un trône qui désormais paroissoit ne pas craindre de révolution. Aujourd'hui même ces Marates, qui sont encore gouvernés par un Roi qui estime en grand honneur d'être

issu de Sévagy, sont en possession de décider des différends qui s'élevent entre les Princes Gentils & le Mogol, souvent même ils font chanceler cet Empereur, & menacent la Capitale de ses Etats. Semblable à cette nation belliqueuse qui fournit en Europe des soldats aux Puissances, les Marates fourniſſent aussi des armées nombreuses aux différens Souverains qui leur en demandent; il est vrai qu'ils sont, eu égard à leur discipline, de dangereux alliés: malheur à celui qui les appelle à son secours, s'il n'a pas de quoi les payer, car ils mettent alors son propre pays à contribution; il arrive souvent même qu'au moment où on s'y attend le moins, ils passent au service des adversaires. Ce qu'il y a de sin-

gulier, c'eſt que preſque tous les Rois du Carnate ſont leurs tributaires.

Je finirai par cette remarque ſur la diſcipline qu'obſervent encore les Marates, & qui les rend les ennemis les plus dangereux qu'on puiſſe avoir; c'eſt que comme la plus grande partie de leurs troupes conſiſte en une cavalerie extrêmement active, ils changent de poſition d'un inſtant à un autre, & commettent les plus grands ravages; à peine ils ont incendié & détruit les Villes qui ſe trouvent ſur les frontieres des pays qu'ils attaquent, qu'on les a ſur les bras. Jamais d'évolution plus rapide & plus dangereuſe; une armée qui les pourſuit ne les atteint jamais. Souvent on les a vus dans un même jour parcou-

rir & désoler vingt lieues de pays. La seule ressource dont on puisse faire usage lorsqu'on les a pour ennemis, c'est d'acheter leurs retraites. D'ailleurs, les Marates ne sont rien moins qu'invincibles; & sans avoir rien perdu de leur ancienne valeur, ils ont appris aux autres Indiens comment il faut leur résister.

CHAPITRE VI.

Origine de l'Empire du Mogol.

DEs Tartares qui habitoient la partie la plus Orientale de la grande Tartarie, porterent aux Indes, ſous la conduite de Temur-Lengue, ou Tamerlan, la religion de Mahomet, le fanatiſme & l'eſclavage. Ce Temur-Lengue qu'on s'eſt plû à déchirer dans mille brochures indécentes, & que des auteurs ignorans ont nommé Tamerlan, étoit Prince; il avoit épouſé une fille d'un ſucceſſeur de ce fameux Gingis-Kan, qui gouvernoit deſpotiquement toute la grande Tartarie; ſon nom de

Temur-Lengue signifioit Prince Boiteux : on l'a changé pour lui donner celui de Tamerlan qui ne signifie rien.

On a cherché avec aussi peu de raison, l'étymologie du nom Mogol; on s'est alembiqué l'esprit pour lui trouver une brillante origine, & on a oublié que les peuples de la partie Orientale de la grande Tartarie, s'appelloient Mogols, ou Moguls: voilà comme on cherche le merveilleux pour écrire l'histoire. Quelle absurde stupidité, que de changer un Prince en pâtre, & les Mogols, Nation guerriere, en une foule de malheureux vagabonds qui ne furent soldats & conquérans que par hasard !

Temur-Lengue, Chef & Prince des Mogols, étoit aussi ambitieux

bitieux qu'Alexandre, & beaucoup plus heureux; il traversa les hautes montagnes qui separoient la Tartarie de l'Indoustan, profita des divisions qui regnoient parmi les Rois qui gouvernoient cette partie de l'Asie, les subjugua l'un après l'autre, & sur les ruines de leurs trônes, il établit le vaste Empire des Mogols. Peu content de ces avantages, il porta la guerre en Turquie : on sait ses victoires, & la prise du fameux Bajazet. Mais on a voulu ignorer qu'il avoit tout fait, tout tenté pour rendre la captivité de ce Sultan moins rude, même pour entrer en accommodement avec lui. Mais l'invincible fierté du captif, les menaces qu'il faisoit à son vainqueur, forcerent enfin le Conquérant Tartare à le

faire enfermer dans une cage de fer. Ce fut dans cette étroite prison que Bajazet cédant à la rage qui le tourmentoit, & au désespoir d'avoir été vaincu par un Prince qu'il avoit mépriſé, se cassa la tête contre les barreaux de sa triste demeure.

Temur-Lengue, après avoir assuré, dans les nouveaux États que la guerre & son courage lui avoient donnés, son pouvoir, & une discipline peu ordinaire, fit des loix, imposa des tributs sur la plupart des Princes Gentils, que sa politique conserva dans les Provinces qu'ils gouvernoient. Ainsi l'on vit, depuis l'extrêmité du Cap Comorin, jusqu'aux rives de la Quichena, des Ragas Gentils, gouverner dans la paix les différens Royaumes où la nature les avoit pla-

cés. Les Polegards, habitans des bois, conſerverent leurs dignités, & l'Indouſtan ſoumis au pouvoir d'un Mogol de la ſecte d'Aly, profeſſa ſon culte, ſans que la loi Mahométane influât ſur leurs mœurs particulieres. On avoit vu la Chine ſoumiſe, donner des loix à ſon vainqueur; ſi l'Indouſtan n'en donna point, il peut compter du moins au nombre de ſes avantages, le privilege d'avoir acquis un défenſeur qui n'eſt point devenu ſon maître. Il s'en faut bien que notre Europe ait connu cette tranquillité.

Alexandre avoit porté ſes armes victorieuſes dans la Perſe & dans l'Indouſtan ; à ſa mort tous les États qu'il avoit conquis, ou recouvrerent leur liberté, ou furent partagés entre les

Chefs de ſon armée, qui ſe diviſerent & s'entre-détruiſirent mutuellement ; ce coloſſe de puiſſance & de grandeur ſe diſſipa avec la vie de celui qui l'avoit élevé. Temur-Lengue, plus ſage, aſſura à ſes ſucceſſeurs un vaſte Empire qui, loin de s'écrouler, s'eſt augmenté juſqu'à nos jours. Cependant les fils de Temur-Lengue ne furent point Conquérans, la plupart d'entr'eux s'abandonnerent à tous les plaiſirs qui les entouroient ; des ſerrails, où l'on raſſembloit à grands frais les beautés de toutes les parties du monde, occuperent ces magnifiques Empereurs.

Cependant pluſieurs Royaumes ajoutés aux Etats que Temur-Lengue avoit conquis, entr'autres ceux de Candoar, de Gol-

conde, de Dékan, établirent à jamais la puissance des Mogols dans l'Indoustan ; on vit une multitude de Souverains Asiatiques, baisser leurs fronts superbes, & recevoir d'impérieuses loix des Empereurs Mogols. Une politique nouvelle s'introduisoit sous le gouvernement de ces nouveaux maîtres. Aucun de ces sujets si riches autrefois, ne pouvoient plus rien avoir en propre, toutes les richesses qu'ils avoient amassées avec tant de risques, retournerent, après leur mort, dans les trésors de l'Empereur ; ainsi ces despotes accumulant richesses sur richesses, perpétuerent dans leurs descendans, la faculté de subjuguer d'autres peuples, & qui plus est, on s'habitua à ces excès d'autorité, & on souffrit sans se plaindre.

Malgré l'indolence de la plupart des ſucceſſeurs de Temur-Lengue, les circonſtances, quelques révoltes, & ſur-tout les guerres inteſtines, qui devoroient cette belle partie de l'Aſie, ajouterent ſans ceſſe quelques Provinces à l'Empire; ſucceſſivement les Royaumes dont elles avoient été démembrées, furent trop foibles pour s'oppoſer aux progrès des Conquérans, & devinrent enfin des Provinces gouvernées par des Soubabs ou Vices-Rois nommés par l'Empereur. Tels furent les Royaumes du Dékan, de Viſapour & de Carnate, qui ſont actuellement des Provinces de l'Empire, ébranlé déja ſous le regne de Scha-Jehan; Provinces conquiſes par Aurengzeb ſon fils, un des plus grands Empereurs Mo-

gols, si sa cruauté envers son pere & ses freres ne terniſſoit à jamais sa gloire.

Ce fut sous le regne de Scha-Jaha, & d'Aurengzeb son ſucceſſeur, qu'on vit aux Indes un nouveau Roi s'élever & former un État dont la puiſſance eſt à jamais redoutable aux Empereurs Mogols; ce frein que l'ambition & le génie audacieux de Sévagy, donna au deſpotiſme de ces Muſulmans ſi fiers de leur conquête, n'a pas peu contribué à conſerver encore dans la Péninſule, & dans les Provinces de Cudupa & de Condavir, quelques Princes indépendans qui gouvernent encore les États qu'ils tiennent de leurs ancêtres, ſeuls avantages qui reſtent à ces Princes, & qu'ils achetent d'un tribut annuel,

jusqu'à ce qu'une heureuse révolution les en affranchisse, pour rendre à l'Indoustan la liberté dont cette belle partie du monde a joui dans ses beaux jours.

CHA.

CHAPITRE VII.

Raiſon de la Politique du Grand Mogol, touchant la Religion des Indiens.

JE l'ai dit, malgré la conquête qui aſſuroit aux Mogols l'Empire de l'Inde, ils ne s'oppoſerent point à cette multitude de différence dans les dogmes que profeſſoient les Indiens ſubjugués. Toutes les Nations ont dans ces vaſtes régions le libre exercice de leur religion; on y voit ſoixante & treize Sectes différentes ſe livrer tranquillement à leurs idées, à leur ſyſtême religieux: les Muſulmans, moins tolérans entr'eux, traitent avec le

dernier mépris tous ceux qui ne sont pas de la Secte d'Ali qu'ils professent, & voient avec indifférence le Brame, ennemi de toute effusion de sang, regarder avec horreur le Paria qui assomme un bœuf pour s'en nourrir. Cette tranquillité est l'effet de la politique des Empereurs, qui établissent sur la dévotion des sujets Gentils de l'Empire des tributs qui forment au moins le tiers de leurs revenus.

On a vu dans les siecles idolâtres, le Polytéïsme donner naissance à une quantité de Dieux qu'on adoroit suivant les circonstances; un héros, un législateur, un homme célebre dans son pays, jouissoit après sa mort de l'apothéose, on lui élevoit des autels, on instituoit des sacrifices à son honneur, & très-sou-

vent un siecle après sa mort, le merveilleux avoit succédé dans les éloges poétiques aux actions très-naturelles de l'homme qu'on avoit élevé au rang de la Divinité. Mais dans ce nombre de Dieux que l'ignorance & l'idolâtrie faisoient naître, il s'en falloit beaucoup qu'on atteignît à la prodigieuse quantité de Divinités adorées aux Indes; il semble que dans ce pays, où la superstition plonge encore dans l'ignorance la plus profonde, tous les peuples qui l'habitent, on ait hérité de tous les Dieux adorés dans les tems les plus reculés, de toutes les nations. On en compte trois cens trente millions, & c'est à ce nombre que sont érigés autant d'Autels, & de Temples où la superstition s'empresse chaque jour à porter des offrandes.

Dans chacune des Provinces soumises à l'Empire Mogol, on trouve des Temples célebres par telle ou telle autre vertu ; il n'est pas de besoin physique ou moral qui n'ait son protecteur : ici Vistnou, délivrant la terre de l'empire des Géants qu'il écrasoit du poids de sa puissance, est adoré par les Malabares, qui lui demandent sa protection contre leurs ennemis. Là Rutrem est encensé sous la figure de Mahedeu ou du Lingam. Ailleurs des Brames, cherchant à se rendre nécessaires, annoncent au Prince qui les reçoit, des peines dans une autre vie dont il ne peut se racheter que par le sacrifice du Jagam. Par-tout la fourberie de cette Secte ignorante & orgueilleuse s'évertue pour donner un nouveau lustre à ses connois-

ſances, & du relief au monſtrueux Polytéïſme qu'elle a imaginé.

C'eſt à l'abri de ce preſtige que l'Empereur Mogol augmente ſon revenu; des Officiers établis ſous ſon autorité reçoivent des pélerins que la renommée de l'Idole amene d'un bout de de l'Inde à l'autre, un tribut fixe, ſuivant la qualité du fanatique qui vient invoquer ſon Dieu. Cependant la police travaille, de concert avec le beſoin, pour abolir pluſieurs uſages barbares; tel eſt celui qui contraignoit la veuve d'un Brame ou d'un Malabar à ſe brûler ſur le bûcher de ſon mari défunt; uſage dont on voit à peine quelques exemples, encore n'arrivent-ils que dans les Etats gouvernés par les Princes Gentils.

Une autre raiſon de la politique des Empereurs Mogols touchant leur tolérance, vient du zele des fanatiques pour leurs anciens préjugés : on a vu l'heureux Sévagy ſe ſervir adroitement de la haine que les Maures avoient inſpirée aux Indiens par le vigoureux deſpotiſme qu'ils exerçoient contr'eux, s'élever bien au delà de la ſphere où ſes malheurs l'avoient placé, fonder une Monarchie puiſſante, & conſerver à ſes deſcendans & à leurs ſujets la liberté qu'il leur avoit acquiſe. Cette raiſon eſt ſi puiſſante, que c'eſt toujours celle qu'on emploie avec le plus de ſuccès dans les négociations qu'on entame avec les Marates.

CHAPITRE VIII.

Des Pagodes. Des Pandarons & des Fakirs.

ON confond tout dans notre Europe: un Auteur travaille dans son cabinet ; il consulte souvent un voyageur ignorant ou abusé ; il porte sa feuille à l'Imprimeur ; & content de lui-même, il croit avoir donné une juste définition des choses, quand au contraire il n'a fait qu'entasser erreur sur erreur. Plusieurs Ecrivains ont parlé des Pagodes des Indes, de ces monumens, chefs-d'œuvre de l'industrie humaine, élevés à l'Idolâtrie, & les ont confondus avec les Temples dont ils n'étoient que des

ornemens plus ou moins nécessaires. Si un Indien de la côte de Coromandel voyageoit en Europe, & que voyant nos clochers, il allât chez lui parler de nos Eglises comme de clochers, qu'il ne leur donnât point d'autre nom, ce seroit avec justice qu'on lui reprocheroit son inconséquence. C'est cependant cette erreur que nous commettons tous les jours. Le Temple d'une Idole Indienne ne s'appelle pas Pagode; il y en a même plusieurs qui n'en ont point.

Les Temples Indiens sont d'une figure déterminée, jamais on n'en trouve qui ne réuniſſent toute la régularité du quarré long; la porte tournée au soleil levant, semble annoncer que le premier Culte des Indiens n'étoit pas, comme aujourd'hui, l'as-

ſemblage de la plus monſtrueuſe idolâtrie. Chacun de ces Temples, retraites affreuſes ſans ceſſe habitées par les chauve-ſouris, reçoit le jour par la porte, c'eſt-à-dire, qu'il y regne une continuelle obſcurité, à laquelle on ſupplée, moyennant une nombreuſe quantité de lampions dont la fumée, jointe à la mauvaiſe odeur des animaux qui y habitent, forme de ces lieux des retraites ténébreuſes & très-dégoûtantes. L'Idole, à laquelle le Temple eſt dédié, eſt poſée ſur une eſpece d'Autel, toujours couverte d'une croûte épaiſſe, noire & graſſe, qui provient des offrandes qu'on lui fait, & qui conſiſtent ordinairement en mantegue (1), en huile & en

(1) La mantegue eſt le beure fondu : on n'en trouve point d'autre aux Indes.

végétaux. L'Idole reçoit sa part de tous ces dons, & c'est en la frottant de ces matieres grasses que les Pandarons font leurs sacrifices.

Ces Temples ont plusieurs enceintes; la premiere consiste en un mur solide de forte pierre de taille très-souvent flanqué de tours rondes ou de tambours: on en jugera mieux par la figure ci-jointe, destinée à Verdachelon. La seconde enceinte est celle qui environne le Temple, & qui y est jointe par un vestibule soutenu par de belles colonnes de pierres sculptées en personnages. On admire sur-tout la belle colonnade qui est à Chalambron. Dans l'intérieur de la seconde enceinte, on voit des niches séparées par des murs mitoyens & adjacens à celui de l'enceinte;

c'eſt dans ces niches que l'on trouve les différens attributs de l'Idole, qui ſont ordinairement très-nombreux.

Les Pagodes ſont cette eſpece de pyramydes qui s'élevent aux quatre flancs de la premiere enceinte ; leur hauteur eſt de trois cens pieds ; leur figure eſt quadrangulaire, & les ornemens qui les décorent en dehors ſont dignes d'illuſtrer à jamais la patience & l'induſtrie aſiatiques. Ces ornemens conſiſtent dans l'hiſtoire des événemens qui mériterent à l'Idole l'honneur de l'apothéoſe, & qui ſont ſculptés en brique. Celles de Verdachelon repréſentent l'hiſtoire amoureuſe de Rutrem, à qui le Temple eſt dédié ; rien de plus ordurier, de plus indécent que ces figures ; mais auſſi il eſt difficile

de voir quelque chose de mieux dessiné. Les colonnes représentent des sujets à peu près semblables, & aussi-bien rendus, & la peinture à fresque supplée dans les galeries, à ce que la sculpture ne pouvoit pas rendre.

Dans l'intervalle qui sépare la premiere enceinte de la seconde, on voit plusieurs petites Pagodes, & de petits Temples consacrés aux moindres actions de l'Idole, ou à ceux que l'honneur d'être admis à ses opérations a rendu participans d'une petite partie de sa gloire. On trouve aussi dans la chaudrie, dont on a fait une hôpital, l'histoire de la troisieme incarnation de Vistnou, dont Rutrem étoit l'objet; la peinture à fresque qui la représente, est un des chefs-d'œuvre en ce genre que j'ai vu aux

Indes ; il y a sur-tout une très-belle ordonnance dans la multitude des figures qui y sont représentées, & dans les draperies, dignes de nos meilleurs maîtres.

Un séjour de onze mois à Verdachelon, m'a mis en état de connoître une partie des cérémonies religieuses de ces esclaves malheureux de l'Idolâtrie. J'y ai vu deux de ces processions qu'on nomment Aya-praxi, ou la grande fête ; l'Idole Rutrem étoit sur un char énorme, de la hauteur de cinquante-deux pieds, porté sur seize roues d'un pied de rayons ; la longueur du char étoit de dix-huit pieds, & sa largeur de neuf : près de mille Indiens tiroient cette lourde masse attelés deux à deux à une sorte de cable aussi gros que ceux de nos

plus forts vaisseaux. On m'avoit dit que c'étoit à cette procession que l'on voyoit souvent des malheureux fanatiques se jetter sous les roues du char pour y être écrasés du poids de leur Dieu. Je ne vis que quelques Malababares qui suivirent le char en se roulant, & qui ne furent pas assez foux pour se faire écraser.

Les Pandarons, ou les Brames, dans l'exercice de leur ministere, étoient en grand nombre à cette procession; mon écrivain m'assura, qu'avant que les Européens fussent en possession du fort, il y en avoit soixante qui étoient sans cesse occupés du soin de recevoir les pélerins, de leur appliquer une certaine composition sur le front, de marier les filles de la Secte, ou Caste des artisans en métaux, avec les-

quelles ils reſtoient trois jours & trois nuits, de parer l'Idole, & de recevoir les revenus de Verdachelon, & les préſens ou offrandes qu'apportoient les pélerins. Depuis que les Européens ſont dans le fort, on n'y trouve plus que cinq ou ſix vieillards qui ſont conſacrés à y entretenir la propreté.

Les Brames ſont la premiere Caſte des Indiens; ils ſe prétendent iſſus de la tête de Brama, & par cela ſeul, ils ſont religieux obſervateurs des loix de la métempſycoſe, & Sacrificateurs nés de toutes les autres Caſtes ou Sectes: c'eſt, je crois, le ſeul cas où je puiſſe accorder au Pere Boucher, quelqu'apparence de raiſon, dans le parallele qu'il a fait des Juifs avec les Indiens: en effet, la tribu des Lévites

chez les Hébreux peut, à quelque égard, être comparée à la Caſte des Brames chez les Indiens. Quand les Brames ſe livrent aux devoirs de leur fonction, qu'ils ont quelqu'emploi dans les Temples, ou qu'ils vont vêtus d'une certaine pagne teinte en jaune ſale, ils ſont Pandarons; alors le reſpect des autres Caſtes Indiennes va pour eux juſqu'à l'adoration, & l'orgueil de leur état eſt ſi exceſſif, qu'ils en ſont inſupportables.

Mais ſi l'orgueil des Pandarons eſt extrême, c'eſt bien autre choſe encore des prétentions des Fakirs, peuple de pénitens qui vivent ſous des tentes, & d'aumônes. Jamais un Fakir ne ſalue ni ne rend de civilité, même aux Rois; ils demandent ce qu'ils convoitent avec arrogance, reçoivent avec

avec dédain, ne remercient jamais, & ont le droit cruel de ne pouvoir être refusés; aussi voit-on toujours dans l'abondance, ces sang-sues de l'Inde, qui poussent souvent la cruauté jusqu'à priver de leur substance, de malheureuses veuves qui sont obligées de leur abandonner ce qu'ils ont pris la peine de leur demander.

Ces Fakirs sont ordinairement fort charlatans, & ont des connoissances assez étendues de la Botanique; ils ont en outre la composition d'une petite pierre qui est un souverain antidote contre les morsures des bêtes vénimeuses, & sur-tout des serpens; mais il faut prendre garde d'être trompé, ce qui arrive nécessairement, si on l'achete sans la faire éprouver. Ils sont aussi

très-renommés pour les tours de gobelets, & entendent beaucoup mieux l'escamotage que les Européens de cette profession. Ils ont la tête chargée de cheveux qu'ils arrangent assez singulièrement avec ceux que la nature leur a donnés, & ils en mêlent une si grande quantité, que leur tête en est une fois plus grosse qu'elle ne l'est naturellement. C'est parmis ces Fakirs qu'on voit les pénitens du Lingam qui vont toujours nus, & dont les femmes stériles vont, avec vénération, baiser les parties naturelles : monstrueux abus de la superstition qui érige en puissance protectrice, tout ce qui parle aux sens.

CHAPITRE IX.

Des Bayadaires.

APRES avoir parlé des Pagodes, des Pandarons & des Fakirs, il me reste à dire un mot des Bégomies ou des Bayadaires, par corruption du mot Portugais *Baya*, dont on a fait *Bayadaires*, qui signifie danseuses. Ces filles sont, pour la plupart, des orphelines qui s'abandonnent à la prostitution, & qui forment une société sous la conduite du Pandaron, chef du Temple. Elles ont ordinairement un vieux Malabar, dont l'emploi est de battre la mesure avec ce même instrument de cuivre que nous avons depuis peu emprunté

des Turcs, pour ajouter à notre musique militaire ; cet instrument se nomme *tam* aux Indes, & celui qui bat la mesure, ne manque jamais d'exciter à la danse, en chantant sur un même ton *tam*, qu'il répete sans cesse, mais avec plus ou moins d'action, en observant une succession progressive de vivacité dans l'action, du commencement à la fin, de sorte que souvent la Bayadaire qui exprime en dansant, le plus de lasciveté qu'elle peut, voit dans des convulsions affreuses, le malheureux qui bat la mesure en chantant son *tam*.

Les Bayadaires sont les plus belles filles qu'on puisse trouver aux Indes ; & comme leurs profits sont immenses, elles sont toujours richement vêtues ; la plupart d'elles portent jusqu'à vingt-

mille roupies de bijoux en or, en argent & en pierreries; elles ont ordinairement les cheveux bien peignés, & ramassés dans une grosse & longue tresse qui leur descend jusqu'aux reins; au bout de cette tresse, elles portent un gland d'or assez massif pour en être incommodées dans leurs exercices. Elles ont sur le front, une plaque d'or de la grandeur d'un écu de six livres, & de l'épaisseur d'un ducat de Hollande, très-souvent enrichie de pierreries; au cartilage qui sépare les deux narines, elles portent une perle dans un anneau de filigrane d'or; les manilles, sorte de bracelets qu'elles ont aux pieds, au dessus de la cheville sont de ce métal, ainsi que celles qu'elles portent aux mains.

Les manilles sont un ornement d'or ou d'argent, & quelquefois de verre; celles de métal ressemblent à une espece de bourrelet, dont l'usage seroit d'envelopper l'avant-bras au dessus du poignet, avec cette différence que la manille est beaucoup plus grosse en dehors du bras qu'en dedans; elles se ferment à ressort, & sont creuses, de sorte que très-souvent on y met quelques petites pierres comme dans les grelots. Les manilles de verre sont seulement des anneaux très-déliés, & de toutes sortes de couleurs, que les Indiennes portent au bras; elles sont ordinairement très-curieuses de cette parure, & elles en ont jusqu'à vingt à chaque bras; rien de plus singulier que la façon dont ceux qui les vendent ramassent les

doigts, & rapetiſſent la main pour les faire paſſer ſans les briſer. Les femmes ne quittent jamais cette parure, & malgré cela, elles ont tant d'adreſſe & de précaution, qu'elles les portent fort long-tems.

La danſe des Bayadaires eſt très-laſcive, & en même-tems fort ſimple; elle conſiſte à préſenter les mains ouvertes devant ceux à qui on rend hommage, & à frapper des pieds en cadence, comme à varier les attitudes, & à précipiter l'action. Non-ſeulement les Bayadaires doivent danſer aux cérémonies religieuſes Indiennes, mais auſſi devant tous ceux à qui l'Avaldare, ou Seigneur Fermier de l'Aldée fait honneur. C'eſt avec les Bayadaires que ces Avaldars donnent le Nazere ou préſent aux Officiers

qui passent chez eux ; c'est aussi la premiere des cérémonies qui se pratiquent aux réceptions des Commandans, ou à leurs fêtes. Elles viennent en troupes de six ou huit, & l'une d'elles, qui est la premire danseuse, porte un plat chargé de bétel & d'areque ; & sur le milieu de ce plat est le Nazere qui doit toujours être impair, c'est-à-dire, de onze roupies ; il ne peut être moindre de cent onze, de onze cens une. Quand on ne veut pas mettre cent onze roupies, & qu'on veut en mettre plus de onze, on enveloppe des pagodes d'or qui valent chacune trois roupies & demie. Après que la Bayadaire a présenté le Nazere, elle rejoint ses compagnes, & alors la musique se fait entendre, & la danse commence.

Malgré

Malgré l'origine générale que je donne aux Bayadaires, on m'a parlé d'une autre sorte de Bégomies qui ne l'est pas de son propre choix. On se souvient sans doute, que dans certains Temples, sur-tout dans ceux qui sont dédiés à Rutrem, au Lingam, ou à Paraxoti, il y a plusieurs Pandarons qui les habitent en communauté. J'ai dit aussi qu'on m'avoit assuré qu'ils vivoient avec la nouvelle mariée pendant trois jours & trois nuits ; de ce commerce, il résulte souvent un individu, mâle ou femelle ; si c'est un garçon, la mere, en le consacrant au Temple, peut demander telle grace qu'elle desire ; si c'est une fille, elle l'apporte de-même au Temple, mais elle n'a rien pour elle ; si la fille est jolie, on en fait une Bayadaire, & son sort

est de se prostituer aux Malabares, & de danser aux grandes cérémonies du Temple.

Dans tous les cas, même en supposant qu'elle soit actuellement en office religieux, une Bayadaire ne peut refuser un Pandaron, un Malabar, ou un Rajipoutz qui, pour prix de ses complaisances, ne lui doit qu'une feuille de bétel. Ces filles sont aux Indes, sous la protection publique; elles sont honorées, & jouissent des plus grands privileges, mais elles sont obligées de se prêter à tous les caprices de ceux qui les demandent. On trouve de ces filles dans toutes les Aldées qui ont quelqu'étendue, mais elles sont en plus grand nombre dans les Villes, & sur-tout aux environs des Temples; il y a apparence

même qu'elles sont obligées de changer quelquefois de demeure ; j'en ai vu trois bandes différentes se succéder à Verdachelon, pendant onze mois que j'y ai demeuré.

CHAPITRE X.

Mœurs & caractere des Indiens.

LA différence singuliere des mœurs & du caractere des Indiens, est fondée sur les divers usages qui sont admis dans leurs Castes ou Sectes; rien de plus opposé que les Rajipoutz & les Malabares pour les mœurs; tant il est vrai que la doctrine influe sur le caractere des peuples: le fond de la Religion est le même chez ces deux Sectes différentes; mais la forme de celle des Rajipoutz, & leur façon d'être, est tout-à-fait opposée aux Malabares. Cette même différence existe dans toutes les Castes;

mais la petite distinction qui sépare l'opinion de l'une d'avec celle qui la suit immédiatement, n'est pas assez sensible pour être remarquée au premier coup d'œil ; de sorte que je me bornerai à traiter des caracteres & des mœurs tout-à-fait opposés, qui distinguent les Malabares des Rajipoutz.

Un Européen qui arrive aux Indes, & qui étudie, sans prévention, le caractere & les mœurs des Malabares, ne peut s'empêcher d'admirer, & même d'estimer cette Secte particuliere, & même celle que les différences d'opinions ne séparent pas prodigieusement ; jamais on ne vit plus de vertus morales réunies à tant de superstitions & d'idolâtrie, plus de douceur & d'humanité, à tant de foiblesse ;

éloignés par le dogme de toutes les nations qui les approchent, la charité & leur façon d'exercer l'hoſpitalité, les rend freres de tous ceux qui les environnent. Les voit-on dans les campagnes labourer paiſiblement le champ qui leur eſt aſſigné ? Ils ne deſirent rien au delà ; inſenſibles au faſte de ceux qui vivent dans les Cours, rien n'altere la tranquillité de leurs ames : ils voient avec indifférence les proſpérités & les revers ; l'inſecte enſeveli ſous l'herbe, trouve en eux des protecteurs qui menagent ſon exiſtence, & qui ſe feroient un crime de les fouler aux pieds ; cette douceur réjaillit ſur les malheureux que les circonſtances ont réduit à vivre d'aumônes. Enfin, on pourroit dire de cette Caſte, qu'elle vit encore

dans cet âge que tant de Poëtes se sont efforcés de peindre sous le nom d'âge d'or. Les Malabares n'ambitionnent ni les titres, ni les dignités, & refuseroient un Empire qui les tireroit de l'état laborieux & tranquille dans lequel ils vivent.

Mais parmi ces peuples si doux, si singuliérement attachés aux loix de la douceur & de l'amour de l'humanité, il en est d'autres qui, quoique professant en partie les mêmes dogmes, & sur-tout celui de la métempsycose, se font un jeu de la destruction: cette Caste est celle des Rajipoutz, des Cipayes ou Marates; ce sont autant d'animaux féroces qui habitent avec ceux que la douceur distingue de tous les autres. Dans la paix, on voit les Rajipoutz se livrer à

la politique, cabaler entr'eux & former des projets de destruction; un simple Cipaye s'attache quelques-uns de ses camarades, s'éleve par degrés, & devient bientôt un tyran impérieux qui dévaste les campagnes, incendie les Aldées, & porte dans les Provinces dégarnies de troupes, la désolation, le ravage & la mort. Dans la guerre, ils sont cruels. On a vu les Marates porter dans la Province du Carnate tout ce que la fureur peut imaginer d'affreux pour dévaster un pays, incendier les campagnes, pendant qu'avec des chaises de fer, ils donnoient une torture barbare, & mille fois plus douloureuse encore que tout ce qu'on a jamais imaginé dans cet horrible genre. Ils asseyent sur cette chaise la malheureuse victime

qui tombe en leur puiſſance ; ils l'attachent avec des chaînes, & plaçent la chaiſe ſur un braſier, juſqu'à ce que la douleur faſſe découvrir au patient le lieu où ſont ſes richeſſes ; ils le laiſſent ſouvent périr dans des ſouffrances inconcevables. Qui croiroit jamais que ceux à qui les Marates cauſent tant de maux fuſſent ces mêmes peuples avec leſquels la nature & les dogmes les aſſocient ?

Une autre Caſte non moins terrible dans ſa fureur, c'eſt poſitivement celle que l'ambition & l'orgueil de quelques connoiſſances diſtinguent des autres. Cette Caſte eſt celle des Brames, qu'on a ſi ſouvent confondue avec les anciens Brachmanes, dont elle n'a ni la ſageſſe, ni les lumieres. Les Bra-

mes, en possession d'enseigner les autres Castes, abusent toujours du droit qu'ils se sont arrogés d'être les médiateurs entre les peuples & Brama, pour faire parler à leur gré cette bizare Idole. Si les Marates viennent à main armée dévaster les Provinces, ils laissent au moins l'usage de la fuite à qui ne peut se défendre; mais les Brames font plus de mal avec plus de politique: ce sont eux qui imaginerent ces loix cruelles qui contraignoient une malheureuse veuve de l'un d'eux à se brûler sur le bûcher de l'époux qu'elle venoit de perdre. S'ils voient quelque objet qui émousse leur cupidité naturelle, d'abord un oracle supposé les en rend maîtres; c'est un crime affreux que de les refuser; les pénitences, les

dons les plus riches, les satisfactions les plus complettes n'expient point une offense faite à un Brame ; souvent les familles entieres des coupables sont enveloppées dans leurs peines, & obligées de payer de grandes sommes pour s'en affranchir. Mais je trouverai ailleurs l'occasion de parler de cette Caste ambitieuse.

On trouve aussi aux Indes une Caste particuliere dont l'humeur differe beaucoup de celle des autres, & dont les mœurs sont absolument contraires avec celles de toutes les Castes Indiennes. Leur métier est de faire cette espece de souliers qu'on appelle baboches, & leur usage est de ne connoître aucun degré de parenté pour les mariages : souvent la fille succede à sa mere,

& devient l'épouse de son pere, & elle ne peut jamais s'en exempter. D'ailleurs, la même douceur dans la société réuniroit sans doute cette Caste avec celle des Malabares, si celle-ci pouvoit souffrir aucune sorte d'union avec tout ce qui n'est pas elle : préjugés communs à toutes les Castes, & qui les séparent irrévocablement les unes des autres.

Les Parias, Caste abjecte & dévouée aux plus vils emplois, forment encore une de ces différences singulieres, & si souvent répétées aux grandes Indes : ces malheureux, abandonnés à l'exécration publique, ne peuvent même partager les demeures des autres. C'est dans de mauvaises cabanes, à cent toises des maisons des autres Castes, que

les Parias ont leur retraite ; leurs travaux ſont de faire des ſouliers pour les Européens, dont ils ſont auſſi les bourreaux : ce ſont eux qui tannent les cuirs qu'ils emploient, qui tuent les animaux dont les Européens ſe nourriſſent ; emplois qui les rendent en horreur parmi toutes les Caſtes des Indes. Jamais auſſi un Brame ni un Malabare ne voudroit être touché par un de ces malheureux ; ce ſeroit une profanation inouie qui entraîneroit beaucoup de pénitences & de malheurs ſur le profanateur.

Qui croiroit cependant que, malgré cette différence d'opinion, le même livre qui indique & fixe à jamais le rang de chaque Caſte, celui qui imprime à chaque membre particulier l'eſprit de la Religion qu'il profeſſe,

les dogmes qu'il doit suivre, est le même pour tous ? C'est dans le Vedam, ou dans le Commentaire de ce livre, qu'on trouve l'histoire des choses, les premiers élémens de la matiere, les cultes différens qui distinguent chaque Caste. C'est dans ce même livre qu'on trouve l'origine de toutes ces Sectes si fort prévenues en leur faveur, qu'elles élevent des barrieres insurmontables à ce qui pourroit les unir entr'elles. C'est encore dans le Vedam que l'Historien a tracé l'histoire singuliere de Brama, par laquelle toutes les Castes sont supposées tirer de lui une origine qui rend plusieurs Indiens bien malheureux, bien à plaindre, si l'opinion ne corrigeoit dans les particuliers les désagrémens de leur état.

Toutes ces différences, dans les systêmes socials, n'ont pas peu contribué à faciliter aux Mogols la conquête de l'Inde: ces Tartares trouverent tant d'indifférence dans plusieurs Castes pour conserver leur liberté, tant de crainte dans d'autres, & si peu de résistance dans celle qui s'opposa à leurs armes, que le pays fut bientôt subjugué. En effet, on ne peut voir sans étonnement, la multitude de défenseurs qu'avoit l'Inde, lors de l'irruption des Mogols, si on les envisage du côté du nombre; mais aussi-tôt qu'on voit dans cette multitude tant de foiblesse & si peu d'harmonie, l'étonnement s'évanouit, & les Indiens ne paroissent plus que des gens lâches dont le sort étoit d'avoir des maîtres & de recevoir les loix du despotisme.

CHAPITRE XI.

Du Vedam.

ON lit chaque jour de mauvaises traductions du Vedam; beaucoup d'Auteurs ont imaginé des maximes, des préceptes, qu'ils ont donnés comme traduits des extraits de ce fameux livre. Un homme célebre en plus d'un genre, qui a vu quelques *Aules* (1) qu'il ne comprenoit pas, a cru tenir dans ses mains quelques fragmens du Vedam; il a écrit un fort beau

(1) *Aules*, sont des feuilles de cocotiers dont les Indiens se servent pour écrire; *Aules* est proprement le nom d'une lettre écrite sur une de ces feuilles.

commentaire

commentaire sur cet ouvrage, & nous a donné, comme de coutume, les rêves de sa fertile imagination pour *la parole écrite*, donné par *Vistou* ou Vistnou à *Brahma*.

Vistnou, suivant l'opinion la plus générale des Indiens, est le Dieu créateur, l'Etre suprême par excellence, enfin le Tout-Puissant, le premier principe. Ce Vistnou ayant formé le dessein de créer l'Univers, commença ce magnifique ouvrage par donner naissance à trois Etres parfaits : le premier de ces Etres fut *Brahma*, qui eut en partage la puissance de séparer la matiere du chaos, de diviser les élémens pour les faire concourir à un but commun, & de créer le monde : le second fut nommé *Batchen* ou *Bischen*; son emploi

fut d'entretenir l'ordre dans les choſes créées, de veiller à la conſervation de cet ordre, & d'être enfin médiateur entre la créature & Viſtnou. Le dernier de ces trois Etres eſt *Mahedeu* : ſa puiſſance eſt de détruire, ſon ſort eſt d'apporter ſur ce globe les maux, la déſolation & la mort.

Déja Mahedeu avoit détruit les hommes trois fois ; trois fois auſſi Brahma avoit recréé des hommes, & *Biſchen* rétabli l'ordre. A la fin de ce dernier période, Viſtnou donna des inſtructions à Brahma, qui fit des loix : les inſtructions de Viſtnou à Brahma, ſont le Vedam ; & comme ce livre avoit beſoin d'un commentaire, Brahma en fixa le ſens : c'eſt le livre qu'on a nommé Jacaſtra.

Le Vedam eſt un livre ſaint

par excellence, les seuls Brames ou Bramins ont la permission de le lire & de l'enseigner à la Caste qui les suit immédiatement. Les autres Castes ne peuvent même en prononcer le nom. Jamais peut-être on ne vit tant d'orgueil & d'humilité que chez ces Sectateurs : jamais Sacrificateurs n'eurent d'aussi beaux privileges. Un Brame parle aux Rois de l'Inde avec toute la fierté d'un médiateur utile, avec l'arrogance d'un théologien qui dispense à son gré la justice & les biens célestes. C'est que dans le Vedam, le législateur marqua les théologiens comme devant tenir le premier rang dans la société. L'emploi de médiateur entre la créature & l'Etre suprême, lui donne les droits fort étendus de ne s'humilier jamais,

d'être exempt de toute espece de servitude, de donner des loix, de n'en jamais recevoir. Qui croiroit que ces Sacrificateurs trouvent même dans le Vedam les formes de leur salutation, & qu'un Prince, tel qu'il soit, n'en peut exiger d'eux d'une autre espece; encore ces Rois si fiers, si singuliérement despotes, sont-ils obligés de les prévenir (1).

(1) J'étois Commandant pour le Roi d'un Fort, ou plutôt d'une Pagode fortifiée: un Pandaron y étoit venu en pélerinage, & passoit devant moi sans me saluer, quoiqu'il me regardât avec le front d'un Potentat. J'avois avec moi deux Cipayes Mogols pour ma garde, & deux Pions de la même nation; ils dirent au Pandaron de me saluer: il répondit qu'il n'avoit jamais prévenu personne; mais que les plus grands Princes le saluoient. Mes Pions me demanderent de le *chabouquer* jusqu'à ce qu'il fût plus civil; je le leur permis, & le Pandaron me salua. J'appris ensuite que cette violence l'avoit exposé à perdre sa Caste.

Ce livre sacré à plus d'un titre, par l'impression qu'il a faite sur l'esprit des Indiens, est divisé en quatre parties. La premiere est nommée Rogio-Vedam; la seconde, Jassoura-Vedam; la troisieme, Samega-Vedam: enfin la derniere, & la plus intéressante pour les Brames, est Adidaravane Vedam; celle-ci est perdue en grande partie, au grand regret de la Caste théologique, qui attribue à cette perte une grande diminution de ses honneurs, de son pouvoir & de ses droits. Nous aurions trop de choses à dire dans un même chapitre, si nous nous étendions dans celui ci sur les différens sujets qui divisent le Vedam.

Dans le nombre des privileges que ce livre accorde aux Brames, il en est cinq principaux

dont ils sont très-jaloux, & qu'ils ont même accoutumé les autres Castes à respecter. Le premier de ces privileges est un mêlange confus de vénération & d'abus; c'est de célébrer un sacrifice par excellence qu'ils nomment *Tanguam*. Ce sacrifice qui, dans l'hypothese de la Métempsycose, est contre la nature, se pratique de la maniere suivante. Un Grand, ou pour mieux s'exprimer, un Nabab & les Rois de l'Inde ont seuls le privilege de faire les honneurs du *Tanguam*. La victime est le plus ordinairement un cheval blanc sans tâche, qui doit être escortée suffisamment pour empêcher qu'elle ne soit enlevée, ce qui arrive quelquefois; parvenue à la Pagode, les Pandarons l'étranglent, soit parce qu'ils ne doi-

vent pas répandre le sang d'aucun animal, ou que leur dessein soit de laisser la victime plus entiere. On la découpe, & finalement on la brûle en récitant quelques prieres appropriées à cette solemnité. De cette victime on réserve le cœur qu'on distribue aux Brames qui sont à cette fête: c'est le seul cas où il leur soit permis de manger de la chair, & la répugnance qu'ils ont pour cette nourriture, en empêche plusieurs d'y assister. Quel mêlange de petitesse, de folie & de superstition! Jamais on ne découvre aux Indes, les vrais moyens de dévotion. Les divers séjours, où la façon de vivre doit conduire les Brames après leur mort, sont si multipliés que la raison s'égare pour les distinguer. Le *Tan-*

guam doit conduire les Sacrificateurs au Divindri-Loocon ; c'eſt un ſéjour heureux, où Divindri eſt Chef : ce *Divindri* eſt une intelligence céleſte qui doit être ſervie par le *Tanguam*.

Le ſecond de leurs privileges eſt d'enſeigner à la Caſte des Rajas le ſacrifice du Tanguam, toutes les autres Caſtes ſont exclues de ce ſacrifice, & par conſéquent du Divindri-Loocon.

Un troiſieme privilege, eſt de lire le Vedam, de l'enſeigner aux Rajas, qui peuvent alors le lire auſſi, mais non pas l'enſeigner. La caſte qui ſuit celle des Rajas, & qu'on nomme vulgairement, Malabare, ne peut ni le lire, ni même en entendre prononcer les paroles ; l'étude morale de ceux-ci eſt bornée au *Jacaſtra*,

Jacaſtra, ou Commentaire du Vedam, les autres Caſtes ne peuvent lire ni entendre lire, ni le Vedam, ni le Jacaſtra.

Leur quatrieme privilege eſt de parler aux Grands, aux Rois, ſans leur rendre d'hommage, porter la main au front avec l'expreſſion, *Salam Aya*, leur eſt défendu. Il eſt vrai que le beſoin qu'ils ont des Grands, leur fait ſouvent violer ce privilege.

Le cinquieme privilege eſt de demander l'aumône. Qui croiroit que dans ce pays la premiere Caſte a ſeule le droit de demander la charité? Les autres Caſtes peuvent la faire, mais jamais la recevoir? Quelle puiſſance ôta jamais à l'homme malheureux le droit d'être aſſiſté des autres? Voilà ce que la

force des préjugés assemble dans un coin de ce globe ; la nature féconde dans ces climats, a mis plus d'abondance que d'habitans, & cependant les êtres y sont multipliés, & jamais notre Europe n'eut dans ses campagnes autant de peuples qu'on en trouve dans les vastes plaines de l'Indoustan.

Malgré ces désavantages apparens pour la multitude de Castes différentes que l'on compte aux Indes, je crois que l'on pourroit fixer la force du préjugé à la quantité des dogmes gênans que les Brames pratiquent scrupuleusement. En effet nous voyons chaque jour dans nos Villes de vastes monumens élevés à la dévotion & à la perpétuité de vœux stériles & rigides ; on voit des Chartreux s'imposer un si-

lence hors de la nature, & se défendre certains alimens, qui cependant sont très-sains & permis. On voit chez les Peres de la Trappe des Religieux plus austeres encore, sans compter quarante & quelques Ordres plus ou moins inutiles. Mais quelle distance des austérités de nos Religieux à celles des Fakirs ou Joquis Indiens. On voit de ces malheureuses victimes de la superstition & de l'idolâtrie, faire des vœux cruels & les remplir sans y être contraints, que par leur propre volonté. C'est à cet usage affreux que j'impute le respect des Indiens pour les Brames, leurs Sacrificateurs.

Malgré la somme d'inconséquences & de minuties dont le Vedam est rempli, il y existe un ordre singulier & des pré-

ceptes excellens. Nous trouvons dans l'Evangile une morale douce, une vertu aimable, & la conduite du divin Légiſlateur ſe conformant à la doctrine qu'il prêchoit; mais ce tableau frappant de la vie la plus exemplaire, eſt reſté bien loin dans la pratique des Chrétiens. Par quelle fatalité une morale ſinguliérement pure, attrayante par la conformité de ſes préceptes, aux devoirs ſociaux, eſt-elle abandonnée à quelques membres, tandis que la plus grande partie ou les néglige, ou doute? Le Vedam qui n'eſt, à bien prendre, qu'un tiſſu de fables & de ſingularités Orientales, a bien une autre autorité chez les Indiens que l'Evangile parmi les Chrétiens, & cependant tout nous porte à aimer, à chérir un

Dieu bienfaisant, tout paroît conspirer contre les Dieux des Indiens, dont la fureur est atroce. Qu'on ouvre ce singulier livre du Vedam, on y trouvera Brama puni pour avoir intercédé pour les peuples, & une de ses têtes coupée; & s'il lui reste en partage un caractere divin, il est enveloppé de tant d'obscurités, de tant de nuages, qu'on seroit tenté de ne trouver en lui qu'un de ses Etres dévoués, sur les bords de la Mer rouge, à l'exécration publique, tandis que sa mémoire étoit respectée, & dans sa famille, & au delà de la tombe par la multitude qui le lapidoit.

Avec toutes les inconséquences qui se trouvent dans le Vedam, & après avoir parlé des fautes prétendues de Brama &

de sa punition, on est tout étonné de le voir jouer un rôle dans le rang des Dieux du premier ordre; on croit s'être trompé; on ouvre de nouveaux le Vedam; on lit que Brama étoit au commencement, qu'il nageoit sur les eaux, qu'il sépara la matiere, qu'il créa les élémens, le monde, la multitude de globes & d'étoiles, qui roulent dans les airs, qu'il créa les hommes, & qu'assujettis à sa puissance, leur destinée dépend de lui. C'est ainsi que le Pentateuque, au premier livre de la Géneſe, s'exprime sur la création. Mais quelle différence entre notre Créateur & Brama! quelle sublime majesté l'Auteur sacré observe dans la succession des tableaux qu'il présente! Quelle force nous entraîne vers le Dieu que nous

adorons ! Quand, au contraire, toute l'élégance de la diction Orientale, noie dans un Océan d'obscurités & la création & leur premier principe, leur Brama. Par quelle bizarrerie cette intelligence primitive devient-elle, de premier Moteur, un Etre inconséquent, privé de ses augustes privileges, & soumis à la dure nécessité de subir des peines, des privations, des châtimens ?

CHAPITRE XII.

Du Rogio-Vedam, ou du Premier Livre du Vedam, contenant le premier principe des choses, ou l'Histoire de la Création.

ON s'étonnera peut-être, de la singularité des Orientaux touchant leur système générique, & la création de ce vaste univers, & des choses qui y existent. C'est dans d'assommantes digressions, dans un tas de fables absurdes, & après une exorde digne de ce qui doit suivre, qu'on trouve l'indécision & le doute mêlés avec l'histoire.

Un premier Moteur, un Etre unique, une femme enfin étoit

seule dans les abymes du chaos, & cependant, qui le croiroit! cette femme avoit des amusemens. Ce tems qui n'étoit sujet alors à aucune succession, avoit cependant des jours, & *Paraxavolotis*. (c'est le nom que le *Vedam* donne au premier de tous les Etres,) cette femme qui s'amusoit seule, jugea un jour, qu'elle vouloit se réjouir, qu'elle devoit faire des merveilles; elle commença par toucher la surface de l'eau, du bout du doigt, & élevant sur la surface une bulle, elle la vit long-tems flotter au gré de ses caprices; ennuyée de ce jeu, elle souffle la bulle, elle l'allonge, & lui donne la forme d'une feuille de l'arbre sacré, fort ressemblante à un enfant qui badinoit avec son orteil droit dans la bouche. Du nombril de cet enfant,

il sortit une feuille de tamarin, & cette feuille fut Brama qui, fort étonné de lui-même, chercha son origine. *Praxavolotix*, ou *Paraxavolotis*, la lui découvrit, il lui en marqua sa reconnoissance, & coucha avec sa Créatrice, qui lui donna le pouvoir de créer le monde, & toutes les choses visibles & invisibles qui y sont.

Une chose étonnante, c'est que la distinction qu'obtint Brama, n'emporta pas de son cœur les idées vaines qui s'y formerent; il devint orgueilleux; il crut trouver dans sa puissance une ressource assurée pour courir à l'impunité; il étoit le premier de tous les êtres; il avoit cinq têtes & dix bras: déja les créatures étoient sorties de ses mains, & ce globe placé avec quel-

que distinction dans une région moyenne de l'air, se couvroit d'habitans : Brama ordonnoit de leur sort. La nature fertile obéissoit à sa voix ; il insulta sa Créatrice qui suscita Baywra, le chef des mauvais Anges (1). Ce Baywra, dont le Vedam a omi l'origine, étoit pourvu d'ongles tranchans ; il fendit l'une des têtes de Brama qui, honteux de cette flétrissure, s'humilia devant son Créateur (2), composa

(1) C'est une chose unique que le Rogio-Vedam, sans avoir parlé d'Anges, en forme d'abord de mauvais qu'il nomme *Dewetas* ; cependant j'avois eu soin de me faire rendre ce passage ; je consultai le *Jacastra*, tous les Brames célebres & mes peines furent inutiles.

(2) Autre inconséquence du Vedam ; le premier principe étoit femme, il change ici, & devient du genre masculin ; il se nomme d'abord *Paraxavolotis* : on va voir bientôt qu'il est nommé *Eswara*.

des hymnes à sa louange, & obtint que sa tête seroit portée par Eswara ou Elwra. Ici le Vedam appelle le premier principe de ce nom. Mais bientôt sortant encore du caractere de vérité, si naturel à un Auteur sacré, Eswara se trouve le petit-fils de Brama, & ce dernier devient à son tour, le premier principe par excellence.

Je me garderai bien de suivre dans ses longues rêveries, le singulier livre du Vedam; il me suffira d'ajouter, à ce que j'ai dit, que la croyance des Brames, & le principe physique qu'établit le Vedam sur la conservation du monde, est d'imaginer quatre âges, dont déja trois ont été détruits; le premier, par l'air ou par des orages (1); le second, par

(1) Jamais on ne vit mieux combien les

l'eau ou le déluge ; le troiſieme, par la terre qui s'eſt ouverte & briſée, & finalement celui-ci ſera détruit par le feu ; ainſi l'Écrivain du Vedam a mis dans la compoſition de l'Univers, les quatre élémens que nous y mettons. Notre phyſique eſt-elle meilleure que la ſienne ? ou plutôt, ne partageons-nous pas avec eux une ignorance commune ? Il ne m'appartient pas de décider cette grande queſtion.

Il faut bien ſe garder de confondre avec le Rogio-Vedam, la commune opinion des Hendos, ou Indiens, qui croient les mé-

---

accidens, dans le phyſique de ce globe ; concourent avec les idées de Religion qu'aux Indes. Dans ces vaſtes régions, on voit dans les mois de Septembre, ou d'Octobre, des orages violens, des vents affreux qui ſouvent ont occaſionné de cruels malheurs.

tamorphoſes de Viſtnou, & qui lui en ſuppoſent déja neuf différentes. La derniere qui ne doit arriver que dans quelques mille ans, doit finir, ſuivant leur opinion, par l'apparition de ce Dieu, en cheval blanc qui, frappant du pied la terre, doit l'abymer dans les eaux. Ce Viſtnou, dans l'hypotheſe des Indiens, s'eſt changé une fois en poiſſon pour aller chercher le Vedam.

Ici, par une autre inconſéquence du Vedam, Brama jouiſſant de tous les privileges de la Divinité, diſpoſant à ſon gré de tous les biens phyſiques & moraux, préſident ſeul au plus haut des mondes, & gouvernant en chef & le monde & les choſes qui y ſont, ſe trouve menacé de perdre tous ces avantages pour vi-

vre après la derniere révolution dans un rang inférieur ; alors il verra sa place remplie par un certain Annamonata-Aya, fidele serviteur de Vistnou, qui donnoit à ce dernier le rang de premier principe. Nous allons voir cependant comment il commence, en continuant de traduire un passage du Vedam qui rend raison de son existence.

A l'issue d'un Conseil Souverain des Dieux, dont le Vedam ne distingue ni le nombre, ni l'origine, *Iswara* commanda qu'on tournât une haute montagne nommée *Merouwa*, & dont la base est dans la mer. Le but de cet ordre étoit d'y renfermer une puissance maligne appellée *Dewitas*, & qui n'amenoit que du désordre sur ce monde. Cette fameuse montagne, en tournant,

fit écumer la mer ; & de cette mousse, il s'en forma une femme dont la beauté étoit ravissante : tous les Dieux en furent amoureux. Mais *Vistnou* qui paroit ici être l'égale *d'Iswara*, l'obtint pour femme. Cette femme si belle fut nommée *Latsami*. Cette *Latsami*, assez semblable à Vénus, & par sa naissance & par les accidens auxquels elle donna lieu, donne à l'Écrivain du *Vedam*, la matiere d'un long épisode qui rapporte à *Latsami* & à son cher *Vistnou*, le culte du *Linguam* ou *Lingam*. Voici en abrégé comment la chose se passa.

Vistnou n'eut pas plutôt eu en son pouvoir *Latsami*, qu'il l'aima au delà de toute expression ; il employoit son tems à jouir ou à chercher quelque moyen d'assurer sa Déesse qu'il lui seroit toujours

jours fidele. Cette assurance pouvoit manquer; il crut avoir trouvé un moyen plus sûr; ce fut de lui donner la moitié de son corps, & de prendre la moitié du sien: par ce changement, il se trouva (je ne sais comment, & le Vedam ne l'explique pas,) que *Vistnou* & *Latsami* eurent les deux sexes en partage. Vistnou jouissoit dès-lors, sans le secours de sa chere moitié, de tous les plaisirs des sens. Or, il arriva qu'un certain *Madilwra*, venant un jour pour le voir, il surprit Vistnou se faisant à lui-même ce qu'un homme ne fait qu'à une femme. Le portier avoit refusé ce Madilwra; mais fâché d'être obligé d'attendre, il avoit prononcé une malédiction contre *Vistnou*, dont il avoit dabord été fâché. Ce Dieu qui

l'avoit entendu, & qui d'ailleurs lisoit dans son cœur, le chagrin qu'il avoit de la malédiction qu'il avoit prononcée, lui pardonna, en lui donnant le *Linguam*, avec la faveur de prouver à tous ceux qui adoreroient cette figure, & qui la porteroient, des avantages peu communs. Aussi le *Lingam* est-il toujours un des principaux ornemens des Pagodes.

De tout ce que j'ai dit, & de la suite du *Rogio - Vedam*, on peut conclure que ce premier livre est un assemblage de songes vieux, de fables mal tournées, & de contes puériles; cependant, comme de la Théogonie des Indiens, comparée avec les différentes figures de leurs Dieux, il pourroit résulter une découverte utile, je compte donner, quand je serai sur les lieux, un ouvrage

complet sur cette matiere. Je finirai ce Chapitre par un abrégé des Métamarphoses de *Vistnou*.

La premiere forme sous laquelle *Vistnou* parut sur la terre, fut celle d'un poisson; il prit cette forme pour courir après un *Devetas* qui avoit ravi les quatre parties du Vedam, & s'étoit réfugié avec sa proie au fond de la mer. Vistnou, devenu poisson, vainquit le *Devetas*, le tua, reparut victorieux sur la montagne de *Mirouwasaya*, & le rendit à Brama. Cette premiere forme est nommée *Meitga*.

La seconde fut celle d'une Tortue, autrement *Kourmaia*; *l'Amortam* (1) étoit perdu, on

(1) L'Amortam est une sorte de lait ou de crême qu'on peut comparer au Nectar des Divinités Grecques.

ſavoit qu'il s'étoit écoulé dans la mer, par un ordre ſuprême ; la montagne de Merouwa fut déracinée & jettée dans l'Océan, mais ſon poids énorme abymoit la terre : Viſtnou prit la forme d'une Tortue, & ſoutint l'Univers ſur ſon dos, juſqu'à ce que l'Amortam eût été retrouvé.

La troiſieme incarnation de *Viſtnou*, fut celle d'un cochon ; il prit cette forme pour chercher les pieds de ſon frere *Mahedeu*, dont la tête avoit été trouvée par *Brama*. *Viſtnou* changé en cochon, chercha vainement les pieds de Mahedeu ; il revint des entrailles de la terre, comme il y étoit entré, ſi on excepte cependant qu'il étoit chargé de malpropreté & d'ordures.

CHAPITRE XIII.

Suite des Métamorphoses de Vistnou.

EN lisant ce Chapitre des incarnations de Vistnou, ce ne seroit pas sans peine qu'une imagination un peu vive voudroit trouver une ressemblance tant soit peu supportable, du culte des Indiens avec la Religion Juive, & entre leur histoire, & celle des Hébreux. C'est cependant ainsi que le célebre Bouchet, de la Compagnie de Jesus, s'en explique dans sa lettre à l'Evêque d'Avranche : ce Jésuite expliquoit tous les mysteres des dogmes des Gentils par le Pantateuque. Il n'est pas

le seul qui ait trouvé dans les archives des Hébreux, qui nous apprennent à compter, depuis la création du monde, près de six mille ans, de la ressemblance avec le calcul des Hendos, qui remonte à quarante-deux mille & quelques années. Je ne prétends pas assurer que le Pere Bouchet ait tort, mais certainement, j'ai lu dans sa lettre, trop de bévues pour croire un instant qu'il ait raison. Quoi qu'il en soit, continuons l'Histoire de Vistnou.

Il y avoit sur ce globe, un Géant nommé *Rutrem*, qui gouvernoit despotiquement les habitans de la terre; son culte étoit celui d'un hypocrite, & l'objet de ces adorations étoit ce même *Mahedeu*, dont l'emploi est de détruire le monde: ce Dieu touché des hommages du Géant

Rutrem, lui donna pour récompense, de ne pouvoir être tué par personne, ni de jour, ni de nuit, ni dedans, ni dehors sa maison. Ce privilege singulier rendit Rutrem le plus insolent des mortels. Non-seulement il ne rendit plus aucun culte à son bienfaicteur, mais aussi il ne voulut pas qu'il lui en fût rendu par qui que ce soit; son nom, & celui de tous les Dieux, fut proscrit sur la terre, & le Géant fit périr par les supplices les plus cruels, tous ceux qui étoient accusés d'avoir été contre ses défenses, & d'avoir invoqué les Dieux. Ce Géant fit gémir ainsi pendant quelques années, les peuples soumis à ses ordres. Mais enfin, il eut un fils, & ce fils un précepteur fort dévot. Comme à la place des Dieux que

Rutrem avoit défendu d'invoquer, il avoit substitué son nom; son fils, appellé *Prigeladin*, au lieu de le prononcer dans ses prieres, aimoit son pere, & invoquoit les Dieux & *Vistnou*; il rendoit sur-tout à ce dernier des hommages purs que la rigueur de son pere ne pouvoit balancer.

Le précepteur de *Prigeladin*, ame foible dans sa dévotion, après avoir remontré à son disciple, l'obéissance qu'il lui devoit, & l'avoir menacé de le dénoncer à son pere, s'il continuoit à adorer Vistnou, cédant à la crainte que le Géant n'apprît par un autre, la désobéissance de son fils, & qu'il ne l'enveloppât dans sa punition, alla lui déclarer que, malgré ses fréquentes réprimandes, *Prigeladin* le mépriſoit, & n'invoquoit

n'invoquoit que Vistnou. Rutrem furieux fit venir son fils, le menaca de l'exposer à des couleuvres, à des ours, à des lions, pour en être dévoré, s'il ne changeoit de conduite. *Prigeladin*, constant dans sa dévotion, mépriſa les menaces de son pere, & fut découvert derechef par son précepteur; le Géant exposa son fils à tous les animaux dont il l'avoit menacé. C'est ici où l'historien ne manque pas d'entasser fable sur fable, pour délivrer *Prigeladin* de la fureur des monstres auxquels son pere l'avoit fait exposer : je passerai sur tous ces détails très-longs & fort ennuyeux; il me suffira de dire que Vistnou délivra toujours le fils de Rutrem de tous les dangers où ce pere inhumain l'exposa.

Pendant ce long intervalle de secours de la part de *Vistnou*, de souffrance, du côté de *Prigeladin*, & de nouvelles punitions infligées par *Rutrem*, Vistnou cherchoit dans sa tête un moyen de se défaire du Géant: mais le privilege que Mahedeu lui avoit accordé rendoit ce moyen difficile à trouver. Dans la somme des Puissances qui appartiennent aux Dieux de l'Inde, on reconnoît facilement l'ordre qu'observoient nos Fées Européennes: il est évident que le Pere Bouchet trouveroit encore ici beaucoup de ressemblance, entre nos contes fort scientifiques de *ma grand-mere* & le *Vedam*; car une Fée ne pouvoit pas détruire, si je m'en souviens bien, ce qu'un autre avoit fait; les Dieux In-

diens sont aussi impuissans. Cependant Vistnou, triomphant de tous les obstacles, sortit un jour d'une colonne d'air dont l'apparition avoit fait accourir Rutrem sur le seuil de sa porte; la forme que prit Vistnou fut celle de moitié homme, & demi-lion; il étoit à peu près nuit, je veux dire, que le soleil venoit de se coucher. Ce fut à cette même heure, & dans cet état, que *Vistnou* étincelant de colere, se jetta sur *Rutrem*, le mit en pieces, & s'enivra de son sang. Il est à propos de remarquer que *Vistnou* défit l'orgueilleux Géant sans donner atteinte à aucuns des privileges qui lui avoient été accordés par *Mahedeu*. Car, Vistnou n'étoit point homme, puisqu'il étoit demi-lion; il n'étoit ni jour, ni nuit; car le lieu

du combat étoit seulement éclairé du crépuscule du soir, & le Géant étant sur le seuil de la porte de sa maison, n'étoit par conséquent ni dehors, ni dedans.

Après cette incarnation, dont le sujet assez singulier mit Vistnou en grande considération parmis les Dieux, bientôt il résolut de prendre une autre forme ; la précédente étoit redoutable, celle-ci fut ridicule ; on vit enfin un des plus puissans Dieux de l'Olympe Indien endosser la taille & la figure d'un Nain : l'objet de cette nouvelle incarnation étoit encore au sujet d'un Géant. Il est fort peu de Religions sur ce globe où les Géants n'aient joué quelques rôles.

Il fut un tems où le monde, accablé du poids de la dépendance, obéissoit à un Géant

cruel, sanguinaire, & dont les plus grands plaisirs consistoient dans les malheurs publics. Le nom de cet impérieux Souverain étoit barbare comme lui, il se nommoit *Gamaparaxoroty*. Les peuples gémissoient sous sa tyrannie, invoquoient les Dieux, & s'abandonnoient aux larmes. C'est à cette époque que *Vistnou* prit la résolution de venger les hommes d'un monstre qui mettoit sa joie à les outrager ; il se fit Nain, Brame, & se fit appeller *Choviamamen*. Dans cet état, il se transporta à la Cour du Géant, & lui demanda par grace singuliere de lui donner trois pieds de terre pour y bâtir sa demeure.

Le Géant qui regardoit avec pitié le petit Brame, jugea sa demande trop peu importante

pour la lui refuſer, & il alloit la lui accorder, quand l'Etoile du matin, qui étoit la Conſeillere intime du Souverain, qui en outre étoit une futée Négromancienne, s'imaginant qu'il y avoit quelque deſſous de carte dans la demande du Nain, s'aviſa d'y mettre obſtacle. Il étoit d'uſage que la façon de concéder une grace à un particulier devoit ſe pratiquer, en prenant de l'eau dans ſa bouche, & en lui en laiſſant tomber une goutte dans la main. L'Etoile du matin uſant de ſon art, ſe métamorphoſa, & ſe gliſſa dans la bouche du Géant au moment où il alloit donner au Brame le ſceau de la conceſſion qu'il lui accordoit. Cette pilule s'agrandiſſant un peu plus que de raiſon, le Géant ne reſpirant qu'à peine,

il se fit apporter un stylet de fer qu'il se fit enfoncer dans la gorge; ce stylet rendit un fort mauvais service à l'Etoile dont il créva un œil; il en rendit un plus mauvais au Géant, en laissant passer assez d'eau pour completter le sceau impérial, & Vistnou eut le droit de disposer de trois pieds de terre.

A peine le Géant *Gamaparaxoroty* eut-il confirmé au Nain Vistnou les trois pieds de terre qu'il lui accordoit, que celui-ci changea de forme, & devint si grand, que sa tête touchoit au firmament, & qu'un de ses pieds couvroit une très-grande partie de la terre. Tu m'as donné, lui dit Vistnou, trois pieds de terre, & tu vois que je remplis avec un tout ce que tu vois; où mettrai-je donc les deux autres?

Le Géant, confus de ce qu'il voyoit, s'humilia, adora *Viſtnou*, & lui offrit ſa tête pour poſer l'autre pied : ce Dieu, irrité, l'accepta, & le pouſſa ſi rudement, qu'il l'envoya au plus profond de l'abyme. Ce miſérable Roi ne ſe vit pas plutôt réduit à l'état déplorable où le mettoit ſa crédulité, qu'il s'adreſſa encore à Viſtnou, & lui demanda combien devoient durer ſes tourmens : ils ſeront éternels, lui répondit le Dieu ; mais cependant tu pourras revenir ſur la terre toutes les années au mois de Novembre pour aſſiſter à une ſolemnité qui ſe fera en mémoire de cette journée. Voilà en effet ce que les Indiens attendent chaque année à l'époque de cette fête qu'ils célebrent fort religieuſement.

La sixieme, septieme & huitieme incarnation de Vistnou fut à peu près la même ; il se fit homme toutes ces trois fois, & prit le nom de Remani. La premiere de ces trois métamorphoses fut pour faire la guerre aux Rajas, premiere Caste des Indes, après celle des Brames. Ces Rajas détruisoient les Temples, enlevoient les victimes destinées aux sacrifices, & ne vouloient souffrir aucun Culte sur la terre. *Vistnou*, indigné de tant d'insolence, après s'être fait homme, fit la guerre aux Rajas ; cette guerre dura vingt-deux générations ; & enfin Vistnou, toujours vainqueur, les défit tous, & en créa de nouveaux par le secours de Brama.

La seconde de ces trois métamorphoses fut encore pour com-

battre un Géant qui avoit mille bras; & quoique Vistnou, qui se faisoit nommer encore Remani, n'eût pour arme qu'un soc de charrue, il lui coupa ses mille bras, & l'assomma; de son corps dépécé Remani fit un haut trophée qui, dans la suite, devint une très-haute montagne.

Enfin, la derniere des trois fois que Vistnou se fit Remani, fut pour faire la guerre aux Géants; il appella à son secours tous les singes de l'Inde, & défit avec cette brillante armée toutes celles des Géants; il reprit sa femme qu'ils lui avoient pris depuis dix ans, & vécut avec elle comme auparavant; mais des blanchisseuses lui ayant fait honte de sa bonhommie, il l'abandonna.

CHAPITRE XIV.

Neuvieme & derniere Incarnation de Viſtnou.

LA nature, trop ſouvent féconde dans les tems fort reculés, qui ramenoit ſi ſouvent du ſein des plaiſirs céleſtes le grand Dieu *Viſtnou*, & le montroit ſous tant de formes différentes à la terre étonnée, faiſoit naître, pour le malheur du genre humain, des êtres cruels, durs, fanatiques, perfides, & ſur-tout indévots. Dans ces tems de douleur & de larmes, le monde étoit ſous la domination d'un ſeul, & ſa peine étoit générale; un de ces Rois deſpotes, & qui ſe nommoit Euxodia, abuſoit

étrangement du pouvoir suprême ; il prescrivoit des loix féroces ; il maltraitoit les hommes ; il faisoit une guerre continuelle à tous les Religieux, & sur-tout aux Brames, péché capital, & que jamais cette Caste, orgueilleuse dans son humilité, ne pardonna jamais. Ce Roi, singulièrement audacieux, prétendoit que les gens dévots étoient autant de pestes qu'il falloit extirper de la terre.

Euxodia avoit une sœur aimable, vertueuse & tendre qui, suivant un ancien oracle, devoit porter dans son sein le meurtrier de son frere : l'oracle n'étoit connu que d'Euxodia, & Souverain despotique comme il l'étoit, il usoit des droits de son autorité & de sa puissance pour envoyer à la mort tous les en-

fans nouveaux nés de sa sœur : déja sa fureur en avoit massacré cinq ; *Campessin*, c'étoit le nom de cette sœur, étoit grosse pour la sixieme fois ; elle n'ignoroit pas que les cinq enfans qu'elle avoit déja eu étoient morts par les ordres de son frere ; & voulant faire éviter au sixieme le sort qui lui étoit préparé, elle cacha sa grossesse, & prit toutes les précautions possibles pour sauver son sixieme fils de la fureur d'Euxodia. Elle ignoroit qu'elle portoit le grand Dieu *Vistnou* dans ses entrailles ; elle accoucha heureusement de ce Dieu, & le confia à quelqu'un de ses esclaves pour le porter dans un lieu inaccessible aux fureurs de son frere.

Malgré les grandes précautions de *Campessin*, son frere eut

connoissance de ses couches ; & comme l'oracle l'avoit positivement menacé de périr par les mains du sixieme de ses neveux, il mit beaucoup de monde en campagne pour empêcher que cette victime lui échappât ; mais enfin, malgré ses soins & ses inquiétudes, le pere de l'enfant, qui n'avoit voulu s'en rapporter qu'à lui de sa sûreté, étoit parvenu à tromper la vigilance des Gardes du Roi, & avoit remis son fils entre les mains de certains Pasteurs, avec ordre de l'élever avec beaucoup de secret, & sur-tout de le cacher au Roi.

Jamais, dit-on, un secret n'est moins gardé que quand on en fait connoître l'importance : Euxodia sut où étoit son neveu, & furieux de ce qu'il lui avoit échappé, il partit lui-même pour

se procurer le plaisir de l'égorger de ses mains. Déja même il tenoit le petit Chrixnen, & se disposoit à lui écraser la tête contre un rocher, quand la puissance du Dieu se manifesta, en substituant à sa place une jeune fille; l'oncle, indigné, alloit sacrifier à son ressentiment cette innocente créature; mais prenant la parole, elle lui dit: *arrête malheureux, & cesse de vouloir éviter la mort qui t'attend, & de prétendre la donner à des êtres à l'abri de tes atteintes.* La premiere parole de la jeune fille avoit été précédée d'un si furieux coup, qu'Euxodia, étourdi, étoit tombé à la renverse: après cette apostrophe, la jeune fille disparut, laissant dans la rage la plus envénimée l'auteur de tous ces troubles.

L'oncle de Chrixnen ne borna point à des efforts impuissans la colere qu'animoit en lui la honte d'avoir été trompé, & le danger qu'il couroit; il invoqua les Puissances infernales; il mit tous les Géants de l'Univers en campagne; mais Chrixnen évita toutes les embûches que lui dresserent & les Démons, & les Géants: on devine aisément à ces marques que Chrixnen étoit Vistnou, incarné pour la huitieme fois, & l'on ne se trompe pas. Un tour assez singulier de la puissance de ce petit Dieu, fut de découvrir qu'on avoit substitué à sa nourrice une sorciere qui avoit ordre de l'empoisonner: que fit-il, il la suça tant qu'il avala jusqu'à son sang, & que la sorciere mourut. Chrixnen étant devenu un peu grand,

fit

fit des pieces aux bergers, parmis lesquels il étoit élevé, & entr'autres il leur déroba un jour une grande quantité de beurre; mais les bergers s'en vengerent en lui donnant de rigoureuses étrivieres. Enfin, avec l'âge, il leva des troupes, fit la guerre à son oncle, & finit par le tuer de sa main. Après ses travaux guerriers, il épousa deux femmes, & se donna seize mille concubines, qui toutes étoient de jeunes bergeres; mais se ressouvenant de la façon dont il avoit été étrillé dans son enfance, il les satisfaisoit toutes ensemble, afin qu'elles n'eussent aucun sujet de se plaindre de lui.

C'est ainsi, c'est avec tous ces contes, que les Indiens multiplient encore, qu'ils amusent

leurs Proſélytes ; ils y en ajoutent de plus monſtrueux : on lit dans leur Rogic-Vedam que Mahedeu, courant comme un mendiant ſur la terre, s'étoit donné les deux ſexes, & commettoit dans ſes longs voyages une infinité d'obſcénités ; il épouſa en outre une certaine Parvardi, avec laquelle il reſta dans l'acte du plaiſir l'eſpace de mille ans. Brama & Viſtnou, joints aux trois cens trente millions de Dieux, crurent que leur frere étoit devenu fou ; ils ſe mirent tous en campagne pour l'aller chercher, & quand ils l'eurent trouvé, ils le ſéparerent d'avec ſa femme qui, après avoir vomi nombre d'imprécations contre les Dieux, ſouhaita que déſormais aucun d'eux ne pût avoir ni femmes, ni enfans légitimes,

mais seulement autant de concubines qu'il leur plairoit, & les choses ne manquerent pas d'arriver ainsi que *Parvardi* l'avoit desiré.

La somme d'inconséquences semble se reproduire encore ; & dans les différens faits qui concourent à augmenter la théogonie des Indiens, on voit les traits les plus ridicules tenir la place de choses merveilleuses. Un Pougna, célebre par sa laideur & sa difformité, devint dans la mythologie Indienne un sujet ridicule, & de dérision même pour ceux qui l'adorent (1).

(1) Ce Pougna est à peu près le Vulcain de la Fable, sa laideur & sa difformité sont les mêmes. Jaloux comme lui, sa femme lui donne de fréquens sujets d'exercer son humeur. Cette femme, belle par excellence, a nécessairement beaucoup d'adorateurs ; &

Peut-être que des nations civilisées, & tant soit peu économes dans les archives de leur Culte, blâmeront les Indiens; mais, à coup sûr, il ne se peut pas qu'on envisage leur singulier Po-

---

Pougna a dans lui, dans son amour défiant des ressources singulieres pour éviter les catastrophes humiliantes des époux difformes. Ce Dieu s'imagina enfin qu'il devoit porter sa femme sur son dos; il le fit; mais en parcourant la terre, les Dieux de l'Inde sont soumis à tous les besoins des mortels. Un jour il en eut un à satisfaire; il mit sa femme derriere un buisson, & fut à quelques pas de là se soulager. Cette femme, aussi coquette qu'on nous peint la Vénus des Grecs, vit un berger singuliérement beau; elle l'appelle, le berger vient; mais son mari revenoit la prendre: elle donne au berger la forme d'un grain de ris & le met dans sa bouche; Pougna charge sa femme sur ses épaules, & ne se doute nullement de la tromperie. C'est alors que, profitant de ses avantages, cette femme rend à son amant la forme qui lui est naturelle; elle jouit sur le dos de son mari de tous les plaisirs dont la sevroit Pougna. Ce commerce

lythéisme, sans les regarder comme des imbécilles, dont les accès de raison rendent plus ridicules encore leurs folies religieuses.

---

dura long-tems; mais enfin Brama & Vistnou voulurent déciller les yeux d'un de leurs confreres; ils l'inviterent à dîner, & firent mettre une place de plus, qui se trouvoit entre lui & sa femme: quand ils furent à table, Brama ordonna à l'épouse de Pougna de rendre au grain de ris qu'elle avoit dans sa bouche la forme qui lui est naturelle. Pougna regarde, voit le berger, s'étonne, & son nez qui s'alonge de surprise, devient une trompe d'Eléphant: c'est après cette accident que Pougna, désespéré, courut sur la terre dans les grands chemins pour y chercher une épouse sage & aussi belle que son infidelle; jusqu'à présent ses recherches ont été vaines. Les Indiens ont beaucoup de petits Temples dans les chemins, & surtout près des Aldées, où la statue de Pougna est représentée avec sa trompe d'Eléphant. Ces statues sont ordinairement de marbre noir, & couvertes d'huile. Et comme les Dieux habitent dans leurs images, les Indiens l'ont multiplié de la sorte pour lui faciliter le moyen de trouver ce qu'il cherche.

Nous nous sommes assez étendus sur le premier principe, sur les élémens de la création Indienne, sur l'origine de la plupart de leurs premieres Divinités. Il est tems de voir leur morale, & les leçons qu'on approprie dans ces pays à la bizarrerie d'un Culte extravagant. Ce seroit mal conclure que de l'estimer d'après ce qu'on a vu. Il est évident que jamais peuple ne fut moins barbare que les Indiens, & n'eut, dans une aussi grande inconséquence de Religion, autant de morale qu'eux: ils ont des connoissances physiques qui les mettent en état de distinguer beaucoup de simples utiles à l'homme; plusieurs fois ils ont enrichi notre pharmacie. Ils sont un peu géometres; ils ont quelque connoissance de l'astronomie; &,

quoi qu'en disent plusieurs voyageurs, ils calculent assez bien les éclipses. Si leur Culte est semé de tant de bizarreries, on doit s'en prendre aux Brames qui ont trop d'intérêt à entretenir la commune ignorance, & qui perdront évidemment du moment où les voiles en seront déchirés. Tels étoient dans la barbare antiquité, les Druides chez les Gaulois, les Hyérophantes chez les Grecs, les Prêtres de Saturne à Rome : & tels sont aujourd'hui les Brames aux Indes.

CHAPITRE XV.

Du Péché ; des Pénitences ; des Récompenses, & de la Vertu.

PAR-tout où il y a eu des hommes qui ont prétendu à la suprématie, on a vu naître des fautes qui, souvent peu conséquentes par elles-mêmes, n'intéressoient que le Souverain ; ces fautes, trop cachées pour être poursuivies dans celui qui les commettoit, fixerent l'attention des Législateurs. On voulut intimider ceux qu'on ne pouvoit punir : c'est dans cette source féconde que les premiers Théologiens des Indiens ont trouvé ces mers de soufre, ces roues

roues hériſſées de pointes de cloux; ces abymes révoltans, où le reptile s'amaſſe & dévore le coupable: c'eſt auſſi dans la même ſuppoſition que les *Loocons*, ou les lieux de délices des mêmes peuples ont pris naiſſance. Car comment ſuppoſer que des peuples, adonnés à l'idolâtrie la plus groſſiere, aient eu connoiſſance des peines & des récompenſes deſtinées aux coupables, ou accordées à l'homme juſte?

Si le Souverain ſut aſſocier au pouvoir arbitraire les dogmes religieux; s'il ſut, à ſon gré, faire parler la Divinité, & modéler ſes loix ſur les modifications des Cultes; il n'eſt pas difficile de concevoir qu'elle a été l'étendue de leur puiſſance particuliere; les premiers Légiſlateurs des Indiens furent ces an-

ciens Bracmanes consultés par *Apollone*; de ce mot, corrompu sans doute du Talingua, on a fait les Brames; cette Caste orgeuilleuse, qui s'attribue tant de droits, tant de prérogatives. Ouvrons encore une fois le *Rogio-Vedam*, nous y verrons que les plus grands péchés, ceux dont la rémission est en quelque façon impossible, les regarde; quiconque, dit ce livre, insultera un de ces Sectateurs de Brama, doit employer sa vie à réparer son injure. Si un Indien s'est rendu coupable de la mort de l'un d'eux, il fera tous les pélerinages connus dans l'Indoustan; il les fera, en demandant l'aumône, jusqu'à ce qu'il ait amassé dequoi bâtir une Pagode. Si la mort arrêtoit le cours de sa pénitence, son sort est de

souffrir dans une autre régénération, & ses parens, tous ses descendans doivent entreprendre ce qu'il n'a pu achever : que pouvoient dire de plus des peuples ennemis du sang, & qui ne conçoivent la destruction d'un être que comme un sacrilege à leur Divinité tutélaire, à Brama?

Un second crime qui demandoit le sacrifice expiatoire du *Tanguam*, c'étoit celui que commettoit le Souverain, en exigeant d'un Brame des actes de soumission : on conçoit facilement que cette peine ne fut qu'une sentence précaire prononcée contre le particulier qui deviendroit Souverain, & qui manqueroit à un respect qu'aucun rang dans la société ne devoit lui donner le droit de violer.

Par ce même livre, les Brames sont exemptés de tous actes serviles; ils ont seuls le droit de demander & de recevoir l'aumône. Il est évident que cet article rend bien difficile la pénitence de celui qui en tueroit un. La forme de leur salutation est décrite, & il leur est défendu d'en adopter d'autre; ils ne doivent pas mettre de la chaux dans le bétel pour le présenter à quelqu'un, fût-ce même le plus grand Souverain, le premier Potentat de l'Univers.

Les loix s'étendent aussi sur les devoirs des Indiens en général; ils ne doivent pas coucher avec leur mere, avec leur sœur: tu ne prendras rien à ton frere, dit le Rogio-Vedam, & malheur à celui qui dérobera, fût-ce même du bétel, à un des serviteurs

de Brama. Tu les assisteras de toutes tes puissances ; & celui qui se dépouillera pour enrichir un Brame, jouira dans *Brama-Loocon* d'un plaisir pur & céleste.

Jamais, dit encore ce Livre, tu ne renverras un Brame sans lui avoir donné l'aumône qu'il te demandera ; mais si tu ne l'as pas, tu le meneras chez ton voisin qui se cotisera avec toi pour l'aider dans son besoin ; mais comme tu n'auras pas amassé & gardé dequoi faire l'aumône, tu iras te purger sur les bords du Gange de ton impuissance.

Il t'est défendu de rien demander à un Brame, car son bien & sa vie sont à Brama. Qui ne rougit pas de désespoir en lisant ces cruels devoirs ! Comment l'Indien ne découvre-t-il pas dans ces

ordonnances l'Auteur qui les a faites ? Il s'y soumet cependant, & ce joug imposé sur lui, ne lui fait jetter ni murmures, ni plaintes.

A la suite de ces loix, viennent les différens degrés des Castes, leur rang est marqué, & ce Livre ne craint pas d'ordonner du mépris pour celle des *Parias*, à qui il défend d'habiter les Villes sous des peines très-graves. Aussi voit-on cette Secte malheureuse faire bande à part, se réfugier dans un coin de la campagne, où la honte de leur état les suit; dévoués à l'exécration publique, ils sont condamnés aux ouvrages serviles; c'est eux qui font les souliers & les sandales des peuples qui les méprisent, à cette exception cependant que les Brames ne por-

tent de ſandales que celles qui ſont faites de bois, & par une Caſte bien ſupérieure aux malheureux *Parias*. Cette Caſte, qui paroît ne pas ſe ſoucier des Loocons, mange de tous les êtres vivans; les rats, ces animaux ſi mépriſés dans notre Europe, ornent ſouvent le chétif repas d'un Parias. C'eſt eux qui ſervent de bourreau aux Européens; grand défaut de politique de notre part, de donner à ces peuples le triſte ſpectacle de la mort d'un homme.

Qui croiroit que c'eſt dans le Rogio Vedam qu'on trouve l'origine de cette Loi cruelle & barbare, qui condamna toutes les femmes Brames à ſe brûler ſur le bûcher de leur mari. C'eſt, dit ce Livre, pour porter la femme à conſerver ſon mari, à lui ren-

dre tous les services qui dépendront d'elle, & sur-tout pour empêcher qu'il y en ait quelques-unes qui, se servant du poison, abrégent leurs jours. Avant cette loi, l'Auteur rapporte qu'il fut un tems où les Brames mouroient subitement ; alors, dit-il, les Pagodes étoient désertes, & les Autels des Dieux étoient sans soins, sans offrandes. Cependant un Roi juste gouvernoit les hommes ; il voulut découvrir la source des maladies qui emportoient les Brames; par son ordre, on en fit ouvrir quelques-uns, dont la mort avoit été l'effet d'un poison fort subtil. Ce Roi étoit inspiré par *Vistnou* ; il porta la loi qui contraignoit les femmes à se brûler au bûcher de leurs époux : le mal cessa, il y eut quelques femmes

de moins, mais les Pagodes se repeuplerent, & les sacrifices se firent comme auparavant. Ce Roi, continue l'Auteur du Vedam, vécut honoré sur la terre, & chéri des Dieux & des hommes. C'est un abus que d'avoir confondu jusqu'à présent, toutes les femmes avec celles des Brames : celles - ci seulement se brûlent, & non pas les autres. Il est vrai que depuis la Conquête des Mogols, cette loi barbare a été changée ; il n'est plus ordonné aux épouses des Brames de suivre leur mari au bûcher, & de s'y dévouer aux flammes ; mais elles doivent renoncer au mariage ; & si l'amour les porte à se brûler avec leur époux mort, elles peuvent le faire ; mais beaucoup s'en exemptent, & suivent avec joie la loi qui

les condamne à un éternel veuvage.

J'étois aux Indes, depuis deux ans, que mon déſœuvrement m'avoit fait conſacrer à l'étude des mœurs des gens du pays ; mille Idoles différentes expoſées ſur les grandes routes, à l'entrée des Villes ou des Aldées, avoient excité bien des fois ma curioſité ; j'avois à peu près appris la théogonie Indienne par des détails immenſes ; je croyois beaucoup ſavoir, & je ne ſavois rien. Commandé pour conduire un détachement à *Cheringuam*, j'arrivai dans cette grande Ville, imbu des connoiſſances que je croyois avoir. Ce fut là qu'on m'apporta quelques fragmens du Vedam : comme quelques-uns des articles me parurent très-difficiles à croire, je parvins à

engager mon Écrivain (1) à me mener dans les premieres entrées de la Pagode : jugez de mon étonnement à la vue de dix-neuf Brames auſteres, qui tous avoient adopté un genre de vie différent. J'en vis pluſieurs qui alloient la bouche couverte pour ne pas avaler un inſecte ; d'autres nourriſſoient des animaux par dévotion ; un autre étoit enterré tout vif, & s'étoit condamné à reſter toujours couché ſur la terre dans une priſon étroite, où il ne pouvoit avoir la faculté de ſe lever ; un autre paſſoit deux heures par jour dans la ſituation la plus contrainte ; il étoit poſé ſur le

(1) L'Écrivain eſt ordinairement un Malabare fort inſtruit ; on eſt fort mal loti quand il eſt Brame, parce qu'ils ſont ordinairement fort myſtérieux touchant les dogmes de leur Religion.

pied gauche, & le bras droit, & regardoit le ciel dans cette posture; mais ce qui m'effraya, fut de voir un de ces Brames qui, depuis deux ans, vivoit dans la plus cruelle des situations; il avoit les jambes croisées sur ses deux cuisses, & ses mains jointes par-dessus sa tête: ce malheureux vivoit des aumônes des Braminnes, ou des femmes Malabares qui le nourrissoient fort dévotement; il avoit adopté ce supplice effrayant pour la vie. Croiroit-on qu'une place plus ou moins honorable dans un des Loocons, ou des Paradis Indiens, fût le prix assuré par le Rogio-Vedam, pour ces sortes de pénitences. J'avoue que mon cœur saigne, & mon esprit se confond à ce spectacle d'horreur, dont je ne soupçonne pas le but.

CHAPITRE XVI.

Arrivée de M. de Lally aux Indes. Conduite de ce Général.

APRES avoir parlé des mœurs des Indiens, de la diversité de leur opinion, de leur culte, & de leur parole écrite, on me reprocheroit sans doute mon silence sur les événemens qui nous ont fait perdre aux Indes la plupart de nos Établissemens. L'esprit de parti ne peut m'animer dans ce court abrégé de notre situation & de nos fautes, à la côte de Coromandel. Je me suis mis hors de reproche à cet égard, & je ne raconterai que des faits.

Depuis que la guerre étoit

déclarée en Europe, entre les Rois de France & d'Angleterre, nos troupes avoient pris sur les Anglois, le Fort de Chinulpet, & celui de Mirsaheb, sur un de leurs Chefs Noirs, ci-devant Daubachie de Madame Duplex: nous attendions tous les jours une Escadre annoncée déja depuis un an, & dont M. de Soupir, qui arrivoit avec un bataillon de Lorraine, nous apprenoit la prochaine arrivée. Cependant une Escadre Angloise qui menaçoit Pondichery, nous obligeoit de garder cette Ville, Capitale de nos Établissemens à la côte. De fréquentes alarmes nous tenoient toujours sur pied, & une armée d'Européens plus forte que toutes celles qu'on avoit vu jusqu'alors dans les Indes, restoit dans l'inaction dans les murs

de Pondichery, parce qu'on n'avoit point de vaisseaux à opposer à ceux des Anglois; cette situation dura jusqu'au 28 d'Avril, jour de l'arrivée de notre Escadre, de M. de Lally, & de son Régiment. La joie fut vive, & les dispositions de ce Général semblerent nous annoncer les plus heureux succès : on n'eût jamais imaginé à Pondichery, que l'arrivée de forces si supérieures à celles qu'on avoit vu jusqu'alors, n'empêcheroient pas la perte de tout ce que nous possédions dans l'Inde.

Deux frégates Angloises brûlées sous le canon du fort S. David, & cette Citadelle attaquée & prise en quinze jours, furent les premieres des victoires que nous espérions de M. de Lally. Les instructions de ce Général, por-

toient qu'après la prise du fort S. David, il devoit aller à Madras : rien ne pouvoit empêcher de prendre ce parti, qui nous eût soumis l'Inde. Un Jésuite, le P. Lavaur, imagina d'engager le Général à porter ses armes dans le Tanjaour, sous prétexte qu'on manquoit d'argent dans Pondichery, & M. de Lally fit, avec une armée qu'il a supposé manquer de tout, dix lieues de plus pour assiéger le Tanjaour qu'il n'en auroit fallu faire pour aller à Madras.

Cette premiere faute fut suivie de beaucoup d'autres ; la violence du Général le porta à rompre plusieurs Traités avec le Roi, dont il attaquoit la Ville, & l'on vit alors une chose inouie, une armée de près de six mille Blancs battue par une poignée de

de Noirs : échec difficile à réparer dans un pays où l'opinion qu'on donne de ses forces, vaut des victoires. Poursuivis par un corps de Cavalerie Indienne, commandé par Manogi, Général des troupes du Roi de Tanjaour, nous éprouvâmes tous les maux qui suivent les défaites, les horreurs de la faim, de la soif; la chaleur d'un soleil brûlant mit le trouble dans nos troupes; la désertion vint ajouter à tous ces maux, que la honte de notre fuite agravoit encore. M. de Lally rentra dans Pondichery avec les restes de son armée; & après quelques jours de repos, on se mit derechef en campagne, pour s'emparer d'Arcate. Une autre inconséquence, conseillée encore à M. de Lally, fut d'élever à la Nababie d'Arcate,

Raja-Saheb, dont la fortune étoit épuisée à force de pertes; il falloit donner cet emploi à un Chef capable de suppléer au défaut d'argent qui manquoit pour solder l'armée, & de se défendre au moins par ses propres forces: on n'en voulut pas croire un Officier consommé dans l'art de la guerre & de la politique Indienne (1); on eut tort, l'événement justifia les prédictions de ce même Officier que M. de Lally se fit un jeu de n'écouter jamais.

Une petite guerre ruineuse dans la plaine qui est entre Pondichery & les montagnes, donnerent aux Anglois le tems de recevoir des secours de Bombaye, & par une fatalité singulie-

(1) M. de Bussi.

re, ce fut ce même tems que M. de Lally choisit pour assiéger Madras; le Chevalier Dur, Officier du Génie, devoit diriger les opérations de l'attaque des places; il fut encore contrecarré par M. de Lally, & Madras, après avoir soutenu un siege de six semaines, eut la joie de voir arriver six vaisseaux qui lui apportoient des rafraîchissemens, des troupes & des munitions. Tout concouroit a déranger nos projets. M. de Lally n'eut pas plutôt vu le secours qui arrivoit à Madras, qu'il fit lever le siege, enclouer une partie de l'artillerie, & décamper; on abandonna les malades, & la confusion nous accompagna jusqu'aux environs d'Arcate. Ce même Officier que j'ai déja cité, M. de Bussi, conseilla au Général d'al-

ler s'établir au grand Mont, à deux lieues de Madras. On eût pris cette Ville si on avoit suivi ce conseil (1); mais le Général dédaignoit sur-tout les conseils de M. de Bussi.

Au milieu de ces désordres, le Général se souvint que Masulipatam étoit assiégé par les Anglois, & défendu par un Officier qui n'avoit pas pour lui la voix publique ; il fit partir deux vaisseaux chargés de cinq cens hommes, sous les ordres de M. de Moracin. Mais notre sort étoit de perdre. Masulipatam

(1) On apprit bientôt que le prétendu secours ne consistoit qu'en quelques Lascars, & sur-tout il n'y avoit pas de vivres. Ces nouvelles furent vérifiées devant le Arcates : les Anglois étoient alors au Grand-Mont à se rétablir des maladies qui infestoient la Ville de Madras.

fut pris par trois cens Anglois, quoique quatre cens cinquante François le défendissent, sous les ordres de M. de Conflans, qui fut pris en caleçons à l'Indienne. Des deux vaisseaux, le Bristol fit naufrage à la Côte, & le Harlem fut brûlé par les Anglois ; il revint deux cens hommes de cinq cens qu'on avoit envoyés, que M. de Moracin eut beaucoup de peine a sauver d'un monde d'ennemis, que les circonstances & nos défaites armoient contre nous.

Dans la somme des récits qui sortent de la plume de M. de Voltaire, je ne puis laisser passer ceux qui tiennent de la description & des faits. Cet Auteur prétend que la bataille de Vandavachie se donna dans une Isle, & il n'y en a pas dans cette

partie de la Province ; d'ailleurs M. de Lally ne resta pas seul sur le champ de bataille, M. de Bussi fut pris long-tems encore après sa retraite : l'armée ennemie n'étoit point des Marates, mais 2500 Anglois aux ordres d'un Colonel la composoient : les Marates n'ont pas un Chef seulement, mais un Roi qui prend le titre de *Saha Raja*, le grand Roi ; enfin il n'est pas électif, mais le trône est transmis à l'héritier mâle.

Tout dans cet Auteur se ressent de sa vive imagination ; il augmente d'un seul coup de plume l'Escadre Angloise qui contraignit la nôtre à quitter la côte, de sept vaisseaux ; il fait montrer par M. de Leryt une lettre qui ne lui parvint jamais, elle avoit été interceptée par les Anglois ;

M. de Lally y disoit au gouverneur de Pondichery. » J'aime» rois mieux commander les Caf» fres que de rester plus long» tems dans cette Sodome, qu'il » n'est pas possible que le feu » des Anglois ne détruise tôt ou » tard, au défaut de celui du » Ciel «.

Je me suis écarté pour relever quelques fautes d'un Écrivain qui avoit des relations plus exactes à faire, s'il n'avoit pris à tâche ici d'être d'un avis opposé à celui des autres: mais je reviens. Nos malheurs prenoient leur source, non dans l'incapacité de notre Général, mais dans son humeur, qui lui faisoit regarder tous les habitans de l'Inde comme des bêtes mépriſables avec lesquelles la raison ne pouvoit être

mise en usage. Chaque obstacle qu'il trouvoit à ses volontés capricieuses, il menaçoit du gibet. J'ai vu M. de Lally ordonner de dresser sept potences dans Pondichery, pour y faire pendre ceux qui ne contribueroient pas : cet ordre, qui annonçoit la démence & le caractere de celui qui le donnoit, ne manqua pas de lui faire autant d'ennemis qu'il y avoit d'habitans.

Après avoir perdu tous les avantages que lui donnoit la prise du Fort S. David, M. de Lally se vit contraint de chercher des secours chez les Princes Indiens. M. de Bussi fut envoyé vers le frere du Nabab de Dekan; mais il sembloit que le Général craignît d'obtenir ce qu'il demandoit; il faisoit écrire à Salabatzingue, qu'il ne devoit rien

rien croire de ce que lui diroit M. de Bussi; ce dernier revint, malgré les obstacles qu'on lui suscita, avec quelques troupes, mais Salabetzingue ne voulut pas risquer de passer les Gats pour s'exposer à l'humeur de M. de Lally.

Pendant que M. de Bussi négocioit dans le Canada, M. de Noronha, chargé par M. de Lally de la commission importante de traiter avec les Marates, pour tâcher d'en obtenir un corps de leurs troupes, se laissoit abuser par Moraroo, & revint enfin au camp François avec deux mille mauvais Cavaliers, qui ne firent usage de leurs chevaux que pour pour fuir aux premieres décharges de l'artillerie Angloise à la bataille de Vandavachi. Alors M. de Lally, qui vouloit des secours des Princes Indiens, avoit

séparé son armée, dont il avoit ôté douze cens hommes pour les envoyer à Cheringam, Temple fortifié & célebre dans une Isle du Cavéri.

Ces dispositions de M. de Lally, & les négociations de Mrs. de Bussi & de Noronha, ne changerent rien à l'ordre des malheurs qui nous menaçoient après avoir perdu une bataille à Vandavachi, & sur-tout M. de Bussi, y ayant été fait prisonnier de guerre, on fut contraint de se retirer dans Pondichery. Les forces des Anglois augmentoient à mesure que les nôtres diminuoient ; bientôt on se vit assiégé par mer & par terre ; & enfin, après avoir souffert tous les maux qui arrivent à la suite d'un siege dans une Ville mal approvisionnée, & où la discorde aug-

mentant chaque jour, exerce son influence, on fut obligé de se rendre à discrétion. On avoit vu M. Dupleix, qui n'étoit pas Militaire, résister à deux armées d'Anglois bien supérieures à celles qui assiégoient Pondichery sous le commandement de M. de Lally, contraindre l'ennemi à lever le siege, & conquérir Madras quelques tems après. On vit alors un Général commandant une armée de six mille Européens perdre, l'un après l'autre, tous les Etablissemens que les François avoient à la côte de Coromandel; Etablissemens qui avoient coûté des sommes immenses à l'Administration, & dont les différentes situations paroissoient assurer un commerce florissant à la Compagnie Françoise.

On sait le sort qu'éprouva à Paris M. de Lally : bien des gens l'ont cru innocent ; je me garderai bien de prononcer, mais certainement je pense que l'Amiral Bink ne causa pas tant de perte à l'Angleterre que le Général Lally en a occasionné à la France.

J'avois été employé dans toutes ces guerres ; j'avois même été blessé de plusieurs coups de fusil. J'étois rappellé en Europe par des intérêts qui m'étoient chers : c'est à ces circonstances que je dois l'avantage de n'avoir pas été témoin des derniers désastres de Pondichery pendant que cette Ville devenoit la proie des vainqueurs qui se vengeoient sur elle de la démolition du Fort S. David : je jouissois à l'Isle de Bourbon d'une tranquillité douce, & des agrémens d'une socié-

té aimable. Onze mois de séjour dans cette Isle m'apprirent à connoître d'heureux habitans qui jouissoient dans la paix des douceurs d'un printemps perpétuel. A présent que je suis de retour dans cette Europe où j'ai vu le jour, j'envisage la multitude de Nations que mes voyages m'ont mis à même d'examiner, & c'est sans humeur contre l'espece humaine que je forme des vœux pour repasser bientôt la mer, & voir avec des yeux moins prévenus ces mêmes peuples que je blâmois dans ma jeunesse, mais que l'expérience m'a appris à ménager.

FIN.

AVIS AU RELIEUR.

On aura soin de placer la Planche 1. *à la page* 152.

La Planche 2. *à la page* 154.

La Planche 3. *à la page* 155.

TABLE
DES CHAPITRES.

INTRODUCTION. pag. 1
CHAP. I. *Elémens géographiques pour servir à l'Hiſtoire de l'Inde.* 51
CHAP. II. *Des Coleries.* 71
CHAP. III. *Origine d'Amboar.* 81
CHAP. IV. *Progrès d'Amboar. Origine des Marates.* 91
CHAP. V. *Nouveaux Exploits de Sévagy. Etabliſſement de la Monarchie.* 104
CHAP. VI. *Origine de l'Empire du Mogol.* 135
CHAP. VII. *Raiſon de la politique du Grand Mogol, touchant la Religion des Indiens.* 145

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-4097/fragment/page=0277

CHAP. VIII. *Des Pagodes. Des Pandarons & des Fakirs.* 151
CHAP. IX. *Des Bayadaires.* 163
CHAP. X. *Mœurs & Caractere des Indiens.* 172
CHAP. XI. *Du Vedam.* 184
CHAP. XII. *Du Rogio-Vedam, ou du premier Livre du Vedam, contenant le premier principe des choſes, ou l'hiſtoire de la Création.* 200
CHAP. XIII. *Suite des Métamorphoſes de Viſtnou.* 213
CHAP. XIV. *Neuvieme & derniere Incarnation de Viſtnou.* 227
CHAP. XV. *Du Péché. Des Pénitences. Des Récompenſes & de la Vertu.*
CHAP. XVI. *Arrivée de M. de Lally aux Indes : conduite de ce Général.*

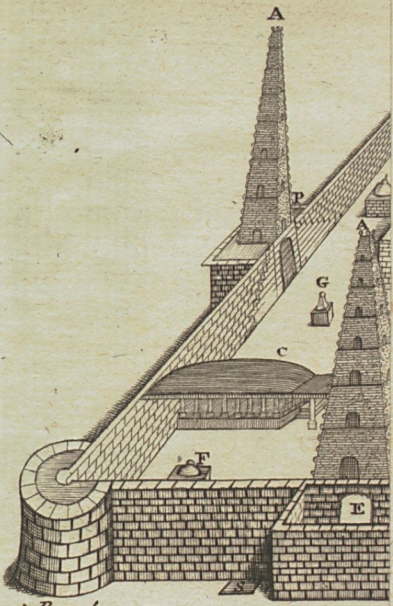
Fin de la Table.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-4097/fragment/page=0278

Pl. 1.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-4097/fragment/page=0279

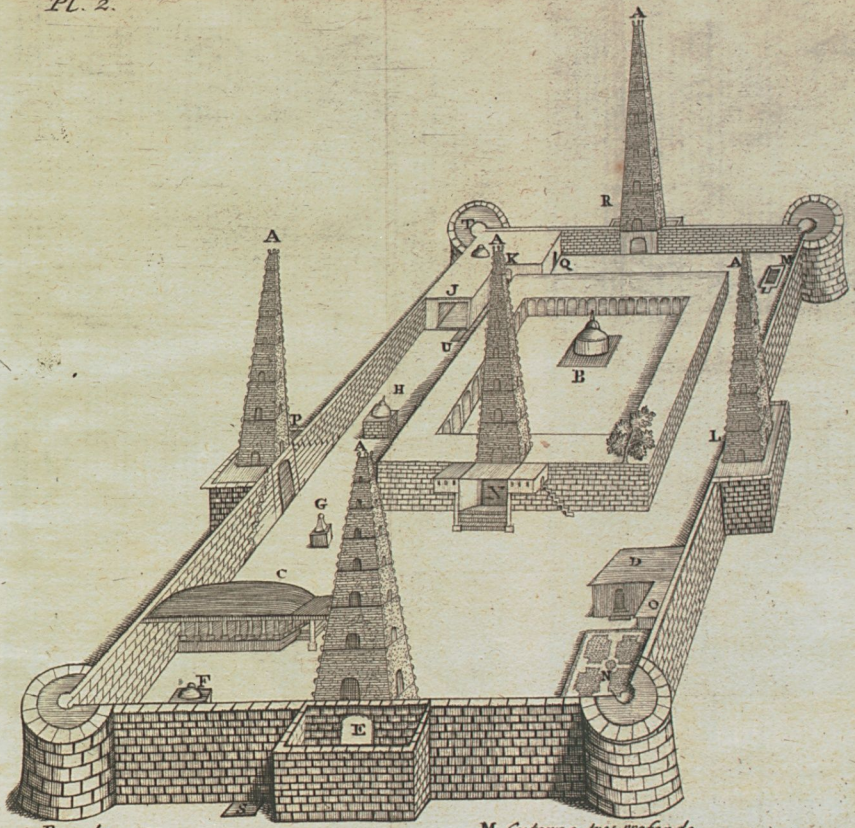
Pl. 2.



A Pagodes
B Temple Malabare
C Colonnade Servant de logement au Soldat
D Logement du Commandant
E Porte du fort
F Petite pagode abandonné ou logoit le Serge
G Temple abandonné ou demeuroit un aide
H Petite pagode occupee par un Sergent
J Hopital servant ci devant aux purifications
K Prison L Pagode Servant de poudriere

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-4097/fragment/page=0281

Pl. 2.



A Pagodes
B Temple Malabare
C Colonnade Servant de logement au Soldats
D Logement du Commandant
E Porte du fort
F Petite pagode abandonné ou logoit le Sergent major
G Temple abandonné ou demeuroit un aide chirurgien
H Petite pagode occupee par un Sergent
J Hopital servant ci devant aux purification des épouses
K Prison L Pagode Servant de poudriere
M Cyterne tres profonde
N Jardin du Commandant
O Cuisine du Commandant
P Logement du major
Q Logement du Chirurgien major
R Logement d'un officier
S Corp de garde de Sipayes dehors le fort
T Corp de garde de Sipayes sur une des tours
U Autre petite prison pour les noirs
X Porte du Temple

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-4097/fragment/page=0282

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-4097/fragment/page=0283

Pl. 3.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-4097/fragment/page=0285

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-4097/fragment/page=0286

AB-
4/1 22
h4 33

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-4097/fragment/page=0288

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-4097/fragment/page=0289

TABLEAU
HISTORIQUE
DE L'INDE,
CONTENANT
UN ABRÉGÉ
DE LA
MITHOLOGIE

Inches 1 2 3 4 5 6 7 8
Centimetres 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19
Farbkarte #13
B.I.G.
Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-4097/fragment/page=0291